

N° 305

L'ÉCRAN

français

Semaine du 9 au 15 mai
1951

France : 35 francs.
Belgique : 7 fr. 50
Suisse : 0 fr. 50

Edwige Feuillère est l'une des principales interprètes du film de Jacqueline Audry : « Olivia ».

L'AFFAIRE SEZNEC : la parole est à la défense et aux Parisiens le 11 mai à Pleyel



Silvana Mangano sera l'interprète d'« Anna », le prochain film d'Alberto Lattuada ; Gaby Morlay est prévue dans la distribution.



« Le Chasseur d'images », opérette à succès créée par Fernandez, deviendra, à l'automne prochain, un film de Jean Boyer.



Junie Astor tournera un moyen métrage sur le Grand Prix Automobile de Paris : réalisation du cinéaste-champion automobile Bernard de Latour.



Michel Simon sera peut-être le chef d'une agence de presse dans un film sur le journalisme que prépare Jean-Pierre Melville.



Le cinéma a déjà connu plusieurs « Zaza ». Nous en verrons une nouvelle, Sophie Desmarets, dans un film que produira Claude Delbert.

- Orson WELLES : Un film sur la guerre atomique.
- Simone SIGNORET, partenaire de Jean MARAIS ?
- DRÉVILLE : Hélène BOUCHER, pilote de France
- Laurence OLIVIER : « Bobosse », François PÉRIER.
- J.-L. BARRAULT : Mise en scène de « L'Otage ».

A chacun son projet

Avec le muguet et les premiers jours de mai, les projets fleurissent actuellement sous tous les cieux. Le plus important est un film d'Orson Welles qui montrerait les horreurs d'une guerre atomique. Mais des projets de Welles s'envolent souvent bien vite. Celui-ci verra-t-il le jour ?

Universalia annonce une super-production franco-italienne : *Bellissima* que Luciano Visconti réalisera en juin d'après un scénario de Zavattini. Anna Magnani en sera la super-vedette. La version française comprendrait : Jean Marais, Michel Auclair et Simone Signoret ; la version italienne : Amedeo Nazzari et Silvana Pampanini.

Autre coproduction franco-italienne en projet : *Rome-Paris-Rome*, réalisation de Luigi Zampa, avec Sophie Desmarets, Aldo Fabrizi, Carrette.

Michael Curtis et Burt Lancaster quitteront cet été Hollywood pour venir passer quelques mois en Italie. Ils en profiteront d'ailleurs pour faire un film : *Crimson Pirate*, où nous verrons peut-être aussi Joan Greenwood et Glynis Johns.

A Paris, tandis que Robert Lamoureux s'apprête à tourner son second film (avec Berthomieu), *Chacun son tour*, Georges Guétary se prépare à rencontrer *Une fille sur la route*, et Rudy Hirigoyen part *Musique en tête*, avec Jacques Hélier. La distribution de *Poli de castroré* est choisie : Cri-Cri Simon succède à Robert Lynen ; Raymond Souplex : M. Lepic ; Germaine Demos : Mme Lepic ; Berthe Bovy : Honorine. Maurice Régamey a signé pour *Duel à Dakar*. Et Arletty fera sa rentrée en juin avec *Gibier de potence*, d'après le roman de Jean-Louis Curtis ; Jean Aubert et Maurice Blondel achèvent ; Richebé mettra en scène, et Georges Marchal sera le partenaire d'Arletty.

Ded Rysel avait déjà tourné deux courts métrages dans lesquels il incarnait son héros favori : *Piedatu*. Il tourne maintenant un long métrage qui s'appelle *Piedatu à Paris*. Réalisation Jean Loubignac, avec Félix Oudart, Jane Sourza, Raymond Cordy, Nathalie Nattier, Les Compagnons de la musique, René Génin, Max Dalban et Armand Bernard.

Enfin, Jean-Louis Barrault deviendrait metteur en scène de cinéma avec *L'Otage*, de Paul Claudel. Et Jean Dréville prépare *Hélène Boucher*, pilote de France, qui sera tournée en versions française et anglaise (cette dernière avec John Mills). Dana Crois d'Agadir, que projette Robert Verney, sur un scénario de Chalais, on verra également un épisode de la vie d'Hélène Boucher.

Théâtre. Brigitte Auber et Claude Dauphin ont créé *Le Rayon des jouets*, de Jacques Deval. Anne Vernon devient *La Belle de mai*. Et Claire Muriel répète *Philles*, Gloria Swanson jouera à Chicago. L'hiver prochain, *Nina*, la pièce d'André Roussin créée par Elvire Popesco. *La Petite Hutte* sera également jouée en Amérique : Rex Harrison succède à Fernand Gravey. Tandis qu'à Londres, Laurence Olivier deviendra *Bobosse*, avec François Périer, et qu'à New-York, Frederic March reprendra *Les Buis de l'austrache*, après Fresnay. Un veinard, Roussin !

FAITS DIVERS. — ★ Hollywood : Fermeture d'une « maison de libertinage » où l'on a surpris six vedettes et cinq « fils de famille » en train de badfouer... ★ Hollywood : Betty Grable est suspendue huit semaines par la Fox pour refus de tourner « The Girl Next Door ». ★ Mexico : Le film américain « Crisis », qui sortit à Paris, il y a quelques semaines, sous le titre de « Cas de conscience », est interdit au Mexique, parce qu'il insulte le Mexique comme tous les pays d'Amérique du Sud et Centrale, puis qu'il est censé se dérouler dans une république imaginaire d'Amérique du Sud ou Centrale. ★ Paris : Le metteur en scène de « Buffalo Bill et la bergerie », Serge de La Roche, est traîné en justice par une ancienne fiancée, Lady Hamilton, qui lui réclame un nombre impressionnant de millions. ★ Paris : L'influence du cinéma américain : une jeune fille de 17 ans, Micheline G., voulait revivre avec son flirt les aventures des héros du « Démon des armes » ; elle est en prison ; mais qu'attend-on pour l'interdire le film ?

Deux articles américains

« Nous ne voyons pas les raisons pour lesquelles on se renseigne sur les convictions politiques des vedettes plus que sur celles des bouchers, des boulangers et des fabricants de chandeliers. Si l'enquête était exclusivement dirigée contre les scénaristes et ceux qui collaborent au contenu des films, elle aurait peut-être un sens... »

« Mais les acteurs sont, il faut bien le dire, des « chevaux ». Qu'ils soient communistes ou piliers d'église, nous ne voyons pas quelle différence cela peut bien faire dans leur interprétation... »

C'est l'éditorialiste du *New-York Times*, en date du 13 avril, qui s'en prend ainsi à la Commission des activités antiaméricaines...

Quant à Robert Sage, il écrit, dans l'édition européenne du *New-York Herald Tribune* du 17 avril 1951, à propos du Festival de Cannes :

« Des films présentés, nous devons admettre en toute objectivité que le meilleur est de loin *Le Chevalier à l'étoile d'or*, de Louis Baisman, production russe 1950 en *soucolor*, qui, par sa séduisante photo aux couleurs naturelles, par sa bonne interprétation et par la manière superbe de traiter les scènes de foule et la plastique des images, n'est rien de moins qu'un chef-d'œuvre du cinéma... »

« ... Même l'anticommuniste le plus enragé ne peut manquer d'être transporté par la remarquable interprétation, la belle musique de T. Kiremenko et l'extraordinaire photo de O. Uruserski. On doit admettre que les sobres couleurs naturelles de *Soucolor* sont supérieures au charme surnaturel du *Technicolor*... »

Y a-t-il des journalistes américains qui commencent à ouvrir les yeux et à ne plus être aveuglés par la fièvre de l'anticommunisme ?

VIE DE FAMILLE. — ★ Rita Hayworth a annoncé qu'elle quittait son troisième mari, Ali Khan ; on parle déjà d'un remplaçant : le prince de Lévi de Polignac. ★ Clark Gable, lui, a, paraît-il,

décidé de quitter sa quatrième femme, Silvia Ashley. Les journaux n'ont pas encore donné le nom de la cinquième. ★ Par contre, Robert Taylor et Barbara Stanwyck, qui divorcent il y a quelques mois, vont peut-être se remarier. ★ Naissances : Pierre et Nicole Duplan ont un fils, Eric ; Serge Reggiani et Janine Darcey ont une fille, Corine.

De Varsovie à Budapest

Du 26 avril au 5 mai, s'est déroulé à Berlin au Festival cinématographique des Républiques populaires, festival au cours duquel on a présenté des films allemands, tchécoslovaques, hongrois, polonais et bulgares.

A Berlin, dans les studios de la De-fo, on commence à tourner deux films de grande importance : *Der Untertan*, que réalise Wolfgang Staudte, et *Roman einer Jungen Ehe*, mise en scène de Kurt Maetzig.

Nouvelles de Pologne. Film Polski a commencé la réalisation de *Gromada* (Petite Commune rurale), film dont le scénario est de Kawalerowicz et Sumierski — qui obtint le premier prix à un concours de scénarios organisé, l'an dernier, par Film Polski — et traite des problèmes actuels de la campagne polonaise. Les Ateliers du film documentaire viennent de commencer à tourner un film de long métrage sur la vie du grand révolutionnaire polonais Félix Dzierzynski. Le film, réalisé par Eugène Cekalski, d'après un scénario écrit en collaboration avec St. Wygodzki et la section historique du Parti ouvrier polonais, paraîtra au début du mois de juillet sur les écrans polonais.

Le 8 mai, présentation, à Bucarest, de *La Vie triomphante*, production des Studios Bucaresti, qui traite de la contribution des hommes de science de la République populaire roumaine à la construction du socialisme. Réalisation de Dinu Negreanu, d'après un scénario d'Aurel Baranga et Dinu Negreanu.

Budapest. Sortie triomphale de *Terres libérées*, suite d'*Un lopin de terre*, récemment présenté à Paris, et deuxième partie de la trilogie cinématographique de l'écrivain Pal Sza-bo. *Terres libérées* commence en 1944 et évoque les premières années de la liberté hongroise. Réalisation de Frigyes Ban, avec Adam Szirtes.

Une « Semaine du documentaire hongrois » vient de se dérouler à Budapest. On sait que le documentaire hongrois prend actuellement un essor qu'il n'avait jamais connu auparavant. Deux seuls documents que des documentaristes durant toute l'année sont ouvertes à Budapest.

ICI OU AILLEURS. — ★ Hollywood : Mori d'Al Christie, 69 ans, célèbre producteur et metteur en scène du muet (des *Christie Comedies*) ; il était arrivé à Hollywood en 1911 et avait fait banqueroute en 1932 ; de 1932 à 1942, il s'occupa d'Education Films. ★ Hollywood : J'ai annoncé dans *Ma Revue* chronique que *Madame* demandait 60 millions pour tourner « *Man with the Cloak* » ; on a trouvé que c'était trop cher, on a engagé Barbara Stanwyck. ★ Paris : Voyageurs de passage : Ines Orsini, l'interprète de « *La Fille des marais* » ; Lex Barker « *Tarzan* » et sa femme, Arlene Dahl, en voyage de noces. ★ Rome : De Sica et Ingrid Bergman professeurs au Centre expérimental du cinéma. ★ Tokyo : Sortie de « *Car-men* revient au pays » (rien à voir avec *Mérimée*), premier film japonais en couleurs ; procédé Fujico-lor.

Au Cinéma CARDINET 112 bis, rue Cardinet DU 16 AU 22 MAI : Reprise du film de LOUIS DAQUIN « NOUS LES GOSSES » avec les concours des techniciens et des interprètes du film

10^e ANNIVERSAIRE DE "NOUS LES GOSSES"

Si les films étaient liés aux mêmes traditions que les individus nous devrions, dans quelques jours, souffler les dix bougies du gâteau anniversaire de la mise en chantier de « Nous les gosses ». A défaut de cette cérémonie, le « Cardinet » va reprendre le film et ce petit événement plein de mélancolie pour nous permet de rallumer les quinquets nostalgiques du souvenir noyés déjà par le flot des événements de la vie et du cinéma qui nous ont submergés depuis cette époque.

Conçu en 1938 d'après mes propres souvenirs d'enfance de l'école communale de Saint-Ouen (mon pays natal), le fief de Poulbot (son père était directeur d'école de cette localité), mis au point ensuite avec mon vieil ami Modot, « Nous les gosses » fut soumis à Daquin en 1941. Il y intéressa Boderie, chez Pathé, qui lui en confia la réalisation. C'était un film de débuts. Les débuts de Daquin dans la mise en scène, les miens

par Maurice HILERO (co-scénariste avec Gaston Modot)

de scénariste. Ceux de Bussiére en tant qu'acteur de cinéma. Enfin, ceux, généralement sans lendemain, de la majorité des gosses qui furent nos petits interprètes.

Le premier travail consistait à sélectionner cette petite équipe de gosses. Modot, Daquin et moi étions, dès le début, opposés à l'utilisation des enfants prodiges, des petits, chiens savants, des cabotins professionnels. Pourtant, par acquit de conscience, je fais le tour de tous les cours, les théâtres enfantins, les écoles de danse, les milieux du cirque et de music-hall.

Le résultat n'est pas encourageant. En dehors du hasard des rencontres ou relations personnelles, il ne reste qu'une solution, la prospection de masse. Une annon-



Louis Daquin explique une scène à deux de ses interprètes.

ce dans les journaux quotidiens devait nous amener, les deux jeunes suivants, une queue de parents et d'enfants devant les portes du Studio Franceur.

Une sélection rapide sur la mine, un interrogatoire d'identité

une courte conversation, l'établissement d'une fiche digne de l'anthropométrie, nous permirent d'établir un premier classement.

Les rescapés de cette révision préliminaire convoqués à un second examen, sont soumis à des tests plus sévères, on leur fait improviser une petite scène et ils reçoivent un bon pour aller se faire photographier dans un « Photomaton » des environs avec lequel nous avions conclu un accord. La troisième épreuve comportait l'interprétation d'une scène dialoguée du film et la dernière un bout d'essai filmé. Le tournage de ceux-ci eut lieu un dimanche. Par je ne sais quelle idée saugrenue, un organisme officiel avait organisé ce jour-là, au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance, une visite publique des studios. C'est donc devant une file ininterrompue de badauds amusés que ces gosses, pour la plupart débutants, tournèrent leurs essais. Cela n'était pas fait pour calmer leur trac et leur timidité. Beaucoup d'adultes n'y auraient pas résisté. Après la projection des essais, l'équipe définitive fut constituée et Daquin réunit les gosses pour leur raconter familièrement le scénario et leur expliquer leur personnage.

Un déjeuner amical, pour faire plus ample connaissance et bavarder, réunit, dans un restaurant des

Louise Carletti et Maurice Hilero, pendant le tournage de « Nous les gosses ».

environs, avec les gosses, Daquin, Bussiére et moi-même. En cette période de début des restrictions, déjeuner au restaurant était pour la plupart de ces gosses (pour moi aussi d'ailleurs) un événement important. L'un d'eux, ainé d'une famille nombreuse, dont le père était chômeur et habitant un taudis délabré de la Butte, n'avait pas de chaussures pour venir signer son contrat. Il pleuvait ce jour-là et il possédait en tout et pour tout une paire de sandales trouées.

Un autre vendait des journaux à la porte Clignancourt et son père faisant de la figuration dans le film, interprétait une silhouette de... marchand de journaux.

Un troisième, très intelligent, possédait des dons de peintre très intéressants, mais il avait aussi une maladie de nerfs et piquait des crises imprévisibles. D'où notre angoisse continuelle que cela le prenne pendant le tournage.

Chaque matin, un autobus transportait cette bruyante équipe de la Madeleine à Joinville.

Il en venait de tous les milieux et de tous les horizons et ce n'était pas des petits enfants modèles ; ils nous en ont fait voir de toutes les couleurs. Mais à côté de cela que de gentilles, que de gestes sympathiques et affectueux. La proximité de la Marne, en ce chaud mois d'août 1941 les attirait aussi. Et l'un d'eux, trop imprudent fut la victime d'un bain forcé qui n'eut heureusement pas de suite grave.

Un autre s'étant montré particulièrement indiscipliné et désagréable, Daquin avait décidé de résilier son contrat et de le chasser du film. Ses camarades, unanimement s'étant concertés, vinrent en délégation prier le réalisateur de pardonner et de garder le fautif. Ce que Daquin, ému, fit avec d'autant plus de joie qu'il n'avait jamais eu l'intention de sévir autrement qu'en paroles.

L'esprit du film qui exalte la solidarité enfantine avait-il inspiré leur conduite ou justifiait-il par celle-ci l'argument de notre scénario ? Il m'est difficile d'être juge. Dans les scènes de bagarre, ils vivaient l'action avec tellement de feu qu'il était nécessaire, après le tournage, de faire appel à l'infirmière de service.

Il s'avéra nécessaire, dès le début du tournage, de réduire certains rôles et d'en amplifier d'autres, tous les gosses n'ayant pas répondu exactement à ce que nous

(Suite page 22.)

Dix ans. Voilà dix ans, je prenais mon mois de congé à l'Hotel de Ville pour tourner "Nous les gosses". Je ne devais plus jamais m'asseoir à mon bureau : j'étais devenu un acteur. Je dois cette chance pour beaucoup à l'entêtement de Daquin. Je n'ai pas oublié les encouragements de machino, de Suzanne, de Nanel Agnès. Grâce à ce nouveau métier j'allais connaître Annette. Ce qui n'est pas une petite affaire. Tout cela était hier et il y a dix ans : à vous fouette un frisson dans le dos.

Raymond Bussiére nous a fait parvenir ce petit « papier » d'anniversaire.

Que sont-ils devenus maintenant ? Font-ils du cinéma ? L'un d'eux est architecte, l'autre journaliste, un troisième électricien... lesquels ? VOUS LE SAUREZ LA SEMAINE PROCHAINE

Dany Robin a maigri de 8 kilogrammes



Louis Jouvet et Dany Robin dans « Les Amoureux sont seuls au monde ».



Georges Marchal et Dany Robin formèrent le couple idéal dans « La Passagère ». Quand on parle de fiançailles, elle répond : « Je n'ai pas envoyé de faire-part ».



Avec un François Périer à moustaches, dans « Le Silence est d'or », Dany Robin conserve le souvenir d'un tournage sympathique au possible !



« Deux sous de violettes », de Jean Anouilh : ces violettes ressemblent étrangement à du lilas.



« Je me suis fait couper les cheveux sur le front. Qu'en pensez-vous ?... »

Vous saurez que Dany Robin...

● A TOURNE : Lunegarde, Les Portes de la nuit, Six heures à perdre, Le Silence est d'or, Le Destin s'amuse, L'Eventail, Une jeune fille savait, Les Amoureux sont seuls au monde, La Passagère, La Voyageuse inattendue, Au p'tit zouave, Le plus joli

pêché du monde. Deux sous de violettes... ● A JOUE : Le Rendez-vous, Les Vivants, L'Extravagant Capitaine Smith, L'Invitation au château... ● AIME : la nature, le cheval (le sien s'appelle Micky et c'est « le meilleur cheval qui existe au monde »), la pêche, la cuisine (mais ne mange pas de ses gâteaux), les réalisateurs René Clair, Jean Delannoy. ● DETESTE : Hollywood, les journaux à scandales, la musique de jazz (« ...Vous comprenez ça, vous, le swing ?... »).

« EH ! oui... j'ai maigri volontairement de huit kilos... bien que la production du film « Deux sous de violettes » ne m'ait rien demandé. Vous me connaissiez assez rondelette, pour mon mètre soixante-deux, je faisais 61 kilos. Me voici à 53... je pousse très loin la conscience professionnelle... »

C'est d'ailleurs grâce à cette conscience professionnelle que la danseuse Robin Danielle est devenue la vedette Dany Robin. « ...Je suis née à Clamart, le 14 avril 1927... Vous voyez, je ne dissimule rien... j'ai vingt-quatre ans. Née dans la maison que j'habite toujours, je couche

dans la même chambre... » Entre un papa qui se passionne le dimanche pour les petits trains et une maman qui écrit des poèmes, Danielle passe des jours calmes auprès de sa sœur aînée. L'école communale de Clamart a noté Dany Robin : « Pourrait mieux faire. Très douée pour le dessin. » Cependant, Dany veut être danseuse ou professeur de danse et manque la classe au moins trois fois chaque semaine. Résultat : le directeur de l'école communale de Clamart ne présente pas l'élève Robin au certificat d'études... Dany le passe de justesse avec une grosse faute d'orthographe dans sa dictée. La

maîtresse douée d'un terrible accent du Midi prononce le mot « frondaison » avec de telles roulades que Dany Robin écrit : l'affront des ondes... Après trois ans, le cours de danse la présente au Conservatoire où elle récolte un premier accessit la première année, un second prix la seconde année et (évidemment) un troisième prix la dernière année. On la voit à l'Opéra en drapeau, en ange (et dans un personnage indéfinissable, le jour où elle oublie ses ailes)... Son petit succès fut la valse de Faust.

Mais si elle aime la danse, elle n'aime pas moins la comé-

die et Maurice Escande lui conseille d'entrer au Conservatoire... dans la classe de comédie, précise-t-il. Entre deux parties de patins à roulettes dans les rues de Clamart, Dany apprend le rôle d'Agnès, paie ses soixante-neuf francs pour son inscription, s'effraie un instant devant les quatre cents candidats... et est reçue première ! Le culot — comme elle le dit elle-même — la quitte et elle s'effondre en sanglotant : c'est la catastrophe si la direction de l'Opéra apprend sa double appartenance, comédie-danse !...

Tant pis ! Dany Robin continue : lundi et mardi, cours de comédie dans la classe d'André Brunot, la danse, les autres jours...

Première apparition devant la caméra : dans Lunegarde, la débutante Dany Robin remplace, au pied levé, une autre débutante nommée Danièle Delorme.

Dany Robin danse Le Rendez-vous, de Prévert et Kosma, avec le ballet Roland-Petit, et Marcel Carné, qui va tourner « Les Portes de la nuit », fait convoquer cette jeune danseuse, pour un certain mardi.

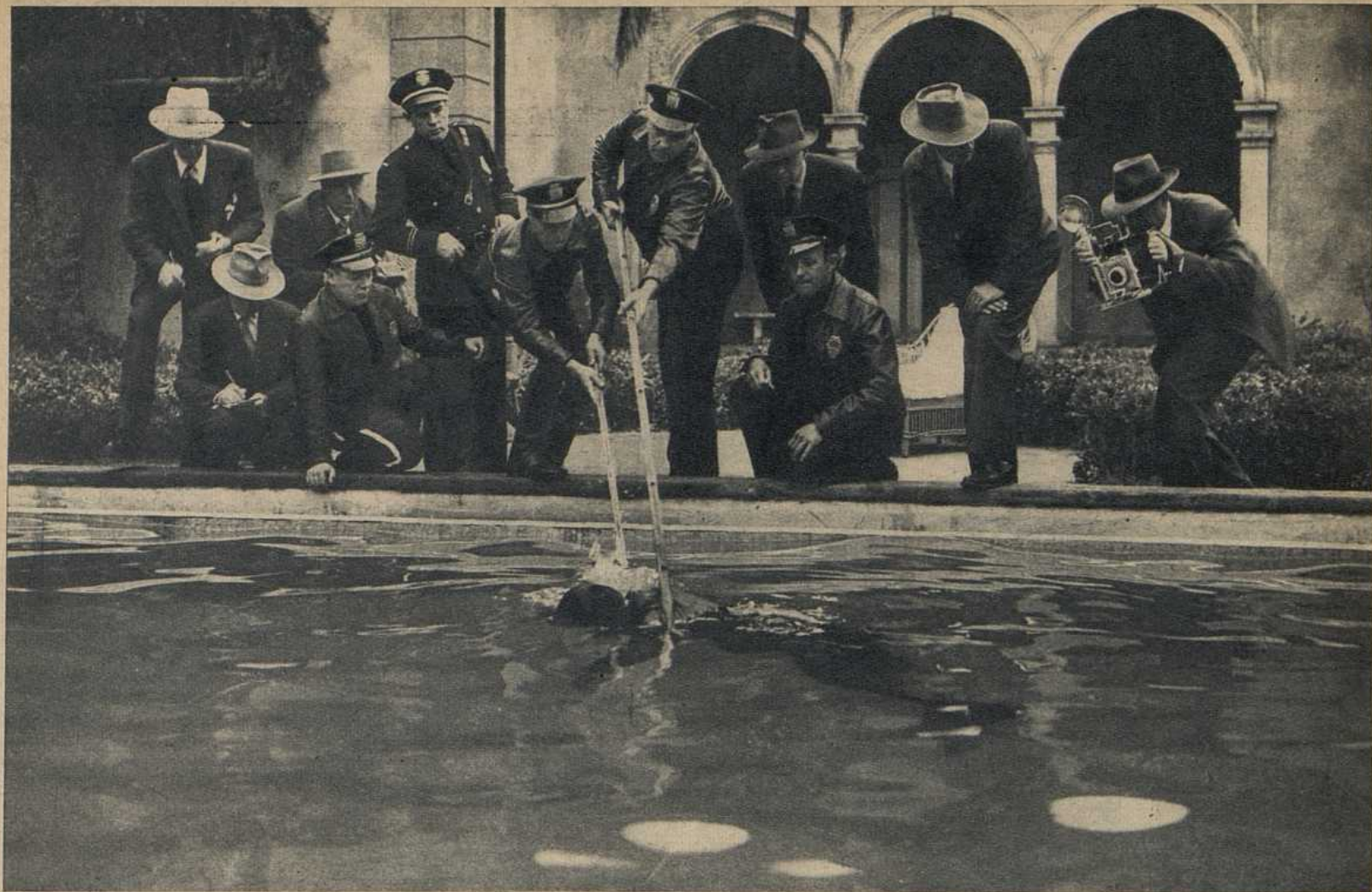
Mais ce jour-là, après un essai passé le matin, Dany laisse tomber le cinéma pour une « figuration intelligente » dans le ballet de Coppélia.

Marcel Carné l'ayant jugée sur son petit essai lui fait tourner Les Portes de la nuit. Paris a découvert une jeune artiste... On dit : Vous savez la petite marchande de croissants des « Portes »... Et bientôt, après Le Silence est d'or et Les Amoureux sont seuls au monde, on parle de Dany Robin ! Toujours à l'heure, exacte dans ses répliques et dans ses gestes, Dany Robin est l'image même de la conscience professionnelle : « Je voulais être danseuse, je me retrouve actrice... J'ai tout fait pour mon premier métier, pourquoi ne pas faire de même pour le second ?... »

C'est une drôle de petite bonne femme que Dany : pour conserver la ligne de Thérèse, son personnage de Deux sous de violettes, âgée de dix-sept ans, elle s'obstine à suivre un régime infernal, au rythme de 100 grammes de viande, 150 grammes de légumes, 1 fruit, 3 verres de thé par jour...

Aussi s'il vous arrive de déguster un sandwich au jambon dans les couloirs du studio de Boulogne-Billancourt, évitez de croiser Dany Robin...

Bob BERGUT.



A propos du mort qui fait le speaker dans "Sunset boulevard" et du cordonnier de mon village

Par Roger BOUSSINOT

JE viens de voir le film de Billy Wilder *Boulevard du Crépuscule*.

Si vous l'avez vu aussi, vous savez que c'est un cadavre-speaker qui, pendant une heure et demie, parle au public. Un cadavre flottant, à la fin du film, bras en croix et jambes écartées, dans une piscine de luxe.

Cela ne fait qu'un cadavre de plus, bien sûr, mais peut-être est-il temps de faire nos comptes.

Chaque cinéma de quartier tue annuellement sur son écran davantage de gens que la grande entrée du Père-Lachaise ne voit passer de morts pendant le même temps.

Les statistiques vous disent qu'un pays en bonne santé est celui où le nombre des naissances excède celui des décès. Cela doit être aussi valable pour le cinéma.

A combien de naissances avons-nous assisté, depuis un an, sur les écrans ?

On y fait la mort et l'amour, mais presque jamais d'enfants. Et quand cela arrive à Gérémo et Annunziata, dans *Une si belle nuit*, quand cela arrive au chauffeur de taxi de *Sans laisser d'adresse*, de faire des enfants, nos collègues de *Combat* ou du *Figaro* trouvent cela mélo, tenez ma chère !

Il faut dire qu'à leur avis, la mort d'un homme est tellement plus spectaculaire, plus « cinéma » et puis il y a tant de manières. Il y a celui qui reçoit une balle proprement, celui qui se casse en deux, trébuché, tire et roule sur le dos pour que le pied de l'autre puisse lui retourner la face contre le pavé. Il y a celui qui roule des yeux terribles et qui s'étouffe sous la main étrangère. Il y a celui qui se fait transpercer par une aiguille d'horloge et tombe du haut du clocher. Il y a celui qui se fait descendre dans les égouts (c'est le même), dans une voiture qui roule à cent à

l'heure, dans la galerie des glaces, dans des entrepôts, dans sa baignoire, en smoking, en pyjama, en tout ce que vous voudrez.

Pourtant il y a tant de choses qui naissent... Des vies humaines, des consciences, des formes d'organisation, des amitiés, des amours, des espérances, des certitudes, des sociétés...

On ne meurt qu'une fois, de trente-six manières ou d'une seule, mais on naît à chaque instant pour peu que l'on veuille vivre.

Je comprends bien les scénaristes. Chaque fois qu'ils tuent quelqu'un ou quelque chose, ils se sentent plus tranquilles : ce quelqu'un ou ce quelque chose ne leur échappera plus. Les temps sont tellement incertains que l'on ne sait jamais ce que deviendra un personnage après que vous l'aurez quitté.

Imaginez que le jeune homme du *Boulevard du Crépuscule* ait survécu au film. Il a pris conscience de sa veulerie personnelle et de la monstruosité de Hollywood. Il est assez doué pour la réflexion, il s'aperçoit que Jean-Charles Tacchella a raison (1) : que ce n'est pas le public qui est coupable, mais le système de production capitaliste. Cela fait une histoire terrible, et je comprends bien que Billy Wilder n'ait pas envie de retrouver son personnage devant la commission des activités anti-américaines. C'est pourquoi il s'arrange pour que Gloria Swanson le tue...

En vérité, on ne tue et on ne meurt tant au cinéma que parce que c'est plus facile. Pour faire vivre des personnages, à l'écran, il faut des trésors de connaissances humaines, d'observation, d'humour. Pour les faire mourir, il suffit d'une intrigue et d'un revolver, ou d'une corde, ou d'une aiguille d'horloge, ou d'une poigne d'étrangleur : seule la dernière des brutes pourrait demeurer indifférente devant un crime. Mais pour intéresser des spectateurs à

Sans laisser d'adresse, il faut le talent de Le Chanois.

Trop de réalisateurs ont dans la tête ce dicton attribué — de manière certainement apocryphe car elle n'est pas si sottise — à la sagesse des nations : « Les gens heureux n'ont pas d'histoire ».

Et, sur la foi de ce postulat, on en vient à penser que plus une histoire rend malheureux les gens qui la vivent, plus elle est digne d'être racontée. Et comme mourir est vraiment un grand malheur, plus on meurt, dans une histoire, plus c'est une vraie histoire. Et c'est ainsi que l'on transforme les écrans en nécropole.

Or, le dicton est un mensonge. N'avez-vous pas l'impression que ces gens heureux ont une histoire : celle de leur bonheur, mais surtout parce qu'il est des gens malheureux qui luttent pour leur bonheur, et la certitude de le conquérir illumine leur cœur d'une insolente gaieté.

N'avez-vous pas l'impression que ces gens au cœur illuminé, en lutte pour leur bonheur, ont des histoires à raconter, de merveilleuses histoires qui pourraient faire autant de films ?

Si les morts ont une histoire, celle de leur mort, ceux qui vivent ont mille histoires : celles de leur lutte.

Je terminerai par l'histoire du cordonnier de mon village.

Le cordonnier de mon village s'offrait toujours pour veiller les morts parce qu'un mort à côté de lui ne l'empêchait pas de travailler et réciproquement son travail ne pouvait guère gêner un mort.

Or, une nuit qu'il veillait ainsi en tapant sur des semelles de soulier, le mort se plaignit du bruit.

— Tais-toi donc, Eugène, dit le cordonnier en frappant de son marteau le front du mort, tu sais bien que les morts ne parlent pas...

Le cordonnier de mon village avait quatre enfants à nourrir et pas de temps à perdre à cause de mauvais plaisants cachés derrière les rideaux...

(1) Voir la critique de « *Sunset Boulevard* » n° 304 de l'« *Ecran français* ».

sur les écrans de Paris

NÉ DE PÈRE INCONNU : "Naturel" mais pas franc (Fr.)

Réal. : Maurice Cloche. Scén. : Maurice Cloche, tiré des enquêtes, Les Autres, de A. Mathieu. Interpr. : Gaby Morlay, Gabrielle Dorziat, Nicole Stéphane, Irena Genna, Irasema Dillan, J.-P. Kérien, Gilbert Gil, Renzo Merusi, Rufini, Images Claude Renoir. Musique : Wal Berg. Prod. : Films Maurice Cloche. Dist. : Consortium du Film, 1950, 83 minutes.



Il est des familles où l'on estime qu'un enfant naturel est un moins grand malheur qu'une jambe cassée. Il en est d'autres où l'on casserait d'un cœur léger les deux jambes à la jeune mère si cela pouvait éviter « la honte ». Mais les préjugés se perdent. Il n'y a plus de « honte » pour une femme à donner la vie, dans quelque condition que ce soit. Il est curieux, d'ailleurs, de constater combien les préjugés fichent le camp à mesure que se développe un système d'assurances sociales. C'est que la venue au monde d'un être humain n'est un malheur que dans la mesure où les conditions économiques monstresueuses dans lesquelles nous vivons en font un malheur. Ajoutez à cela l'inégalité des sexes, le discrédit jeté, dans les milieux bourgeois, sur la femme qui travaille. La femme fut, pendant des siècles et jusqu'aux années 1900, considérée comme un objet marchand qui « ne faisait pas le poids » à elle seule. Il lui fallait une « dot » pour se marier, il lui fallait aussi une imbécille garantie de virginité. Et l'enfant « naturel » était féroce abandonné au tourniquet des orphelinats pour qu'il ne puisse revendiquer par la suite quoi que ce soit de la fortune familiale, de la « dot » de sa mère et des biens meubles et immeubles du mari de sa mère.

★

Maurice Cloche, donc, a entrepris de nous raconter une histoire en lui donnant tous les accents de la vérité. Jacqueline, fille de gros industriels, s'est éprise d'un jeune avocat, Claude Nogent. Les industriels s'opposent à cette mésalliance, mais le père promet d'accepter le mariage s'il résiste à une séparation de plusieurs mois. Jacqueline voyage : l'Italie. Pendant ce temps, Claude s'occupe de la défense d'un jeune ouvrier qui, par sa lâcheté, a provoqué le suicide de la jeune fille dont il avait un bébé. Et les industriels cherchent quelle crapulerie ils pourraient bien commettre pour discréditer le jeune avocat. Ils découvrent que celui-ci est un enfant naturel et qu'il ignore. Jacqueline rentre. Le procès du jeune ouvrier a lieu et, en plein procès, le procureur général — qui est l'oncle de Jacqueline — s'arrange pour que Claude Nogent sache qu'il est un enfant naturel. Claude aurait-il dissimulé cette particularité à Jacqueline ? Crise de confiance entre les amoureux. Tout se terminera bien par une diatribe de l'avocat contre cette Société aussi défectueuse qu'immuable.

Comme on le voit, il y a, dans ce film, une charge violente contre l'égoïsme, le cynisme et le manque de scrupules de la haute bourgeoisie. Et l'on nous montre fort bien ce qui est la cause d'une telle attitude : le souci de marier Jacqueline à un autre industriel, d'accroître ainsi la concentration des capitaux. Mais la mère de Jacqueline et Jacqueline elle-même sont beaucoup plus humaines, encore que d'une

manière fort égoïste : elles défendent leur bonheur personnel. Cette manière de présenter avec des nuances un milieu social approche de la vérité.

Mais on sait que le mensonge n'est jamais aussi perfide que lorsqu'il emprunte tous les accents de la vérité. Or l'action de ce film est bâtie sur un mensonge. Qu'est-ce qui détermine cette action, en effet ? La veulerie criminelle du seul ouvrier qu'il y ait dans ce film. Qui pousse la jeune fille-mère à abandonner son enfant ? Une amie ouvrière. Le voilà bien, le mensonge fondamental : pour la bourgeoisie, on nuance, on approche de la vérité et on n'en calomnie que plus allégrement la classe ouvrière. Maurice Cloche a beau jeu, ensuite, pour démontrer qu'il est impossible de changer quoi que ce soit à l'ordre actuel.

★

Il aurait été plus près de la vérité en nous montrant des ouvriers

luttant pour leurs conquêtes sociales qui relèguent progressivement les préjugés contre les enfants « naturels » au rang des barbaries d'un autre âge.

Mais c'est le même Maurice Cloche qui, dans *La Cage aux filles*, nous montrait une femme buvant le produit de ses allocations familiales. Comprendra-t-il, Maurice Cloche, que ses responsabilités d'auteur de film devraient lui interdire pareilles calomnies envers l'ensemble de la classe ouvrière ?

Le travail technique de ce film manque de relief et d'invention. L'interprétation est desservie par la froideur des deux principaux protagonistes (Jean-Pierre Kérien, Nicole Stéphane) et par le doublage des acteurs italiens. Gaby Morlay et Gabrielle Dorziat sont parfaites dans des rôles qu'elles et nous connaissons depuis fort longtemps.

Roger BOUSSINOT.



Gaby Morlay et Nicole Stéphane écoutent J.-P. Kérien mettre la société en accusation, dans « *Né de père inconnu* ».

LES MÉMOIRES DE LA VACHE YOLANDE :

Viande creuse (Fr.)

Réal. : E. Neubach. Scén. : E.E. Reinert et E. Neubach. Dial. : André Tabet. Interp. : Rellys, Suzy Carrier, Armand Bernard, Pasquali, Lily Mounet, Félix Oudart, René Bourbon, Carmet, Huguette Montreuil. Images : Raymond Clunio. Musique : Fred Freed. Prod. : Speva Film, Pen Films. Dist. : Discina, 1950, 82 minutes.



A l'issue d'une journée de figuration, Hercule (Rellys), pauvre cabotin, se voit abandonner la vache Yolande qui était sa partenaire dans le film. Apitoyé par l'animal, il le ramène chez lui et l'installe clandestinement dans son atelier. La traversée tumultueuse de Paris et la présence insolite de ce bovidé dans une maison bourgeoise valent à Hercule de nombreux ennuis avec la police et avec la propriétaire. La situation se complique encore du fait que la fille de ladite propriétaire s'est amourachée de lui. Finalement et après avoir pensé à mener l'en-

combrante et douce Yolande à l'abattoir, il renonce à l'art dramatique et prend avec elle le chemin des champs.

Disons-le tout net : le travail de M. Neubach et de ses collaborateurs n'est guère bon. Si deux ou trois scènes sont amusantes (le tournage de l'opérette tyrolienne, en particulier) on sent que, le reste du temps, le réalisateur s'est trouvé tout autant que son héros encombré de Yolande.

Néanmoins, si ces « mémoires » s'étaient contentés de nous apparaître comme une farce un peu falote mais sans prétention et bon enfant, nous n'en conserverions qu'un souvenir vague mais plutôt souriant.

Le terrible est que cette farce se veut philosophante. Dès que les acteurs ont le malheur de se taire, on nous inflige un commentaire fait de réflexions écoulées sur « la Vie » (avec un grand V) : la prétention s'y dispute avec la stupidité et cela se termine par un match nul.

Et ce ne sont pas les « actualités » insérées qui lui donnent

ni de l'ampleur ni une portée sociale.

Si seulement on coupait ces farfelus propos chaque fois que les images se suffisent à elles-mêmes, et par la même occasion certaines images, le film y gagnerait de cinquantaine pour cent : ce qui ne serait pas du luxe !

Les acteurs, eux, ont heureusement plus de simplicité et de modestie.

FOLIES ROMAINES : Pas de quoi en faire

une comédie (Mex. d.)



Réal. : Robert Gavaldon. Interp. : Louis Sandrini, Antoinette Pons. Prod. : Filmex. Dist. : Jacques Boris, 1948, 90 minutes.

DE Fernandel à Eddie Cantor, nombreux sont les acteurs comiques

qui, en remontant le cours des siècles, ont trouvé d'excellents prétextes à des séries de gags agréablement anachroniques.

C'est bien à cela que prétend aussi ce film mexicain dans lequel un médium prend dans l'Histoire la place de Marc-Antoine et se fait irrémédiablement séduire par Cléopâtre.

(SUITE DES CRITIQUES PAGE 8.)



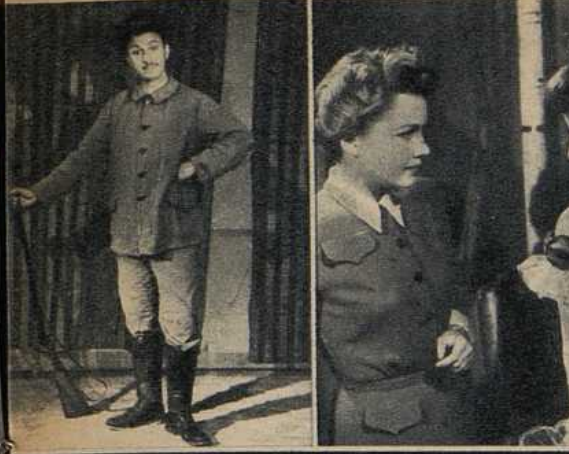
Greer Garson, Walter Pidgeon, Errol Flynn, dans « La Dynastie des Forsyte ».



« Les Mémoires de la vache Yolande ». Suzy Carrier, Rellys et, bien sûr, la vache Yolande.



Dorothy McGuire, Burt Lancaster, dans « La Bonne combine ».



Robert Dreyer, auteur et interprète de « Eve ».



James Stewart bien entouré, dans « Gare au percepteur ».

Mais l'œuvre manque singulièrement de verve comique et rares sont les instants plaisants, à l'exception, peut-être, de la scène où la reine d'Egypte danse la congga.

Comme toujours dans les films burlesques qui évoquent l'antiquité, on a agrémenté le film d'un bataillon de pin-up girls.

Que dire de plus ? Rien.

J.-C. TACCHIELLA.

LA BONNE COMBINE : Connues (Am. v. o.)

MISTER 880

Réal. : Edmund Goulding. Scén. : Robert Riskin. Interp. : Burt Lancaster, Dorothy McGuire, Edmund Gwenn, Millard Mitchell, Minor Watson, Howard St. John, Hugh Sanders, James Millican. Images : Joseph L. Sheffe. Son : Arthur L. Kirbach et Roger Heman. Musique : Sol Kaplan. Prod. : Fox, 1950, 89 minutes.



Il s'agit, une fois de plus d'une enquête. Toujours la même ennuieuse enquête menée par le flic beau garçon et bien gentil (Burt Lancaster). La seule variante ici, est qu'au lieu d'une série de crimes, il s'agit seulement d'une affaire de faux billets. Celui qui les fait est un vieil original au grand cœur, très ami avec la petite amie du gentil flic. Voilà une bonne situation dramatique, n'est-ce pas ?

Mais tout le monde sait que les juges américains sont des braves gens, le faux monnayeur sera condamné au minimum. Vous allez me dire que cela ne vous intéresse pas ? Moi non plus. Mais pour ne pas s'ennuyer, il suffit de ne pas aller voir le film.

Jean LAUNAY.



« Olivia ». Mlle Julie (Edwige Feuillère) et Olivia (Marie-Claire Olivia).

EVE : Une agréable comédie psychologique (Am. v. o.)

ALL ABOUT EVE

Réal. Scén. : Joseph L. Mankiewicz. Interp. : Bette Davis, Anne Baxter, George Sanders, Celeste Holm, Gary Merrill, Hugh Marlowe, Thelma Ritter, Marilyn Monroe, Gregory Ratoff, Barbara Bates, Walter Hampden. Images : Milton Kraemer. Son : W.D. Flick et Roger Heman. Musique : Alfred Newman. Prod. : Fox 1950. 138 minutes.



QUE ce film soit celui de « tous les Oscars » est la preuve acquise depuis longtemps d'allure de la satisfaction avec laquelle Hollywood s'est installée dans le confort de l'académisme. Car cette Eve, avec toute sa féminité séculaire, n'apporte rien de nouveau. Mais, dans le genre de la comédie psychologique telle qu'on la pratique depuis qu'il y a des femmes et qui mentent, c'est une belle réussite.

Un bon sujet : le drame complémentaire de la vedette sur le déclin et de la débutante arriviste qui fait mine de l'idolâtrer pour mieux l'évincer. Une bonne construction (on « marche » longtemps avant d'être assuré que la douce et dévouée débutante n'est en fait qu'une ambitieuse forcenée, ou, pour mieux dire, une garce). Une bonne réalisation. Une bonne, une très bonne interprétation, et ceci du plus petit au plus grand rôle. En un mot, le triomphe.

Jean THEVENOT.

LA FILLE DES MARAIS : Sa pureté se rachète par la complaisance du film pour le viol, le sadisme et le conservatisme social (Ital. v. o.)

CIELO SULLA PALUDE

Réal. : Augusto Genina. Scén. : La Vie de Maria Goretti, interprétée par des paysans. Prod. : Arx Films. Dist. : Mondial Film.



C E film, où l'on voit la vie misérable de paysans italiens, a été inspiré par l'Office catholique international du cinéma qui lui a, en outre, décerné une des plus hautes récompenses. C'est mérité d'être examiné de près.

L'an passé, si je ne me trompe, dans le cadre des cérémonies de l'Année sainte, une fillette italienne a été canonisée pour avoir préféré succomber sous les coups d'une brute plutôt que de s'abandonner à son morbide désir.

Le film La Fille des marais, s'inspire de cette aventure. Que des catholiques entreprennent de magnifier, par le cinéma, l'héroïsme d'une de leurs saintes, cela est une entreprise qui les regarde et qui me paraît très justifiable.

Si un tel film s'était consacré à

faire valoir la pureté et la croyance en Dieu de la très jeune Maria Goretti, il aurait pu constituer un spectacle attendrissant, même pour ceux qui ne trouvent pas là une démonstration exceptionnellenient vaincane de la valeur de la foi chrétienne.

D'où le premier grief, et très grave, que je fais à ce film, c'est que son auteur, pour bien nous montrer que la petite fille est une sainte, en a profité, et bien profité, pour nous faire, par contraste, le plus grand étalage du démon... C'est un procédé commode — et bien connu — et il lui permet de mettre l'accent le plus malin sur le refoulement morbide d'un sadique, d'un détraqué de vingt ans, qui devient hébété de désir maniaque quand il aperçoit la jeune fille.

Solennement préparés par une ambiance pesante, soulignées par une musique trouble, cinq tentatives de viol jalonnent ce film. Même dans les films de gangsters, les Américains ne font pas mieux.

Et le meurtre de la jeune fille est complaisamment détaillé, avec utilisation de tous les procédés naturalistes (ricius libidineux, attente terrifiante du moment où le meurtrier

va frapper, détail des coups de poignard, sang qui coule du cadavre recroquevillé de la jeune fille, etc.).

Diffuser une atmosphère aussi suggestivement malsaine que possible : voilà donc un des principaux effets du film.

Le deuxième grief n'est pas moins grave : le film montre la fatalité inexorable de la misère. Chacun doit se résigner, se contenter de son sort, car Dieu l'a voulu ainsi.

On trouve tout naturel que la religion catholique soit utilisée comme un extraordinaire moyen d'oppression sociale, et c'est pourquoi je doute que ce film puisse satisfaire ceux des catholiques — et ils sont nombreux — pour qui l'expression « Aide-toi, le Ciel t'aidera » n'est pas vide de sens.

Hostilité fatale de la nature et des hommes : cette région des marais « terre perfide qui entoure Rome d'un désert de boue » est « le royaume de la fièvre et de la mort ». Les habitants de cette région, « ne pouvant rien espérer des hommes, demandent secours à Dieu ».

Le féodal qui règne sur ces terres est un comte très pieux, marié à une comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique sociale contre ces respectables exploités... Et chaque fois qu'il arrive un malheur au travailleur misérable, père de six enfants, il s'écrit : « Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

Le fait que certaines scènes du film décrivent avec sensibilité la vie d'une pauvre famille agricole italienne, avec des parents honnêtes et dignes, pleins d'amour pour leurs adorables bambins, le fait que le visage de la jeune sainte apparaisse, avec grâce et pureté, sous les traits d'Inès Orsini, le fait que le paysage des marais soit empreint d'une après grandeur, dans les vues d'extérieur, tout cela ne compense pas la répulsion devant la sexualité morbide et devant la propagande pour la résignation, telles qu'elles s'étalent dans le film.

Certes, je plains ces pauvres gens, certes, je respecte le courage, la pureté et la gentillesse de la petite Maria Goretti. Mais j'en veux à Genina de nous laisser devant le trou noir du malheur. Tout de même, Le Moulin du Pô, de Lattuada, a une autre allure !

P. BLOCH-DELAHAIE.

OLIVIA : Ah ! Madame, quel gâchis (Fr.)



Réal. : Jacqueline Audry. Dial. : Pierre Laroche. Interp. : Edwige Feuillère, Simone Simon, Yvonne de Bray, Suzanne Delahelly, Marina de Béri-Marie, Claire Olivia, Leslie Meynard, Hélène Rémy, Nadine Olivier. Images : Christian Matras. Son : Jo de Bretagne. Musique : Pierre Sancan. Dist. : Filmsonor 1950. 93 minutes.

C ETE Olivia d'après Olivia par Olivia avec Olivia aurait peut-être pu espérer un succès de scandale au siècle dernier.

Aujourd'hui, si le film obtient un succès, il ne le devra même pas aux complications sentimentales de ces Olivia and Co Ltd, ni pour le scandale qu'on ne semble d'ailleurs pas avoir cherché, ni par sympathie pour le ne sais quelle pureté qu'on nous promet dès le générique.

A vrai dire, les évolutions de ces riches jeunes étrangères dans leur somptueux pensionnat, et leurs amours tristes manquent de fraîcheur.

Tout dans ce film sent le renfermé, le poussiéreux, comme le décor surchargé de bibelots, de rideaux, de dentelles, de baldaquins, de statues, où ces jeunes filles finissent par ressembler à de vieilles demoiselles, débitant entre leurs larmes un dialogue aussi surchargé que le décor.

A part le succès assuré auprès des couples lesbiens qui viennent comme en pèlerinage voir leur film, celui-ci risque de poursuivre sa carrière grâce à la seule présence d'Edwige Feuillère qui aurait aimé voir dépenser tant d'intelligence, tant de rigueur, et de talent dans une autre galère.

Jean-Pierre DARRE.

CRITIQUE DES ACTUALITÉS

C ETE semaine, il y en a eu pour tous les goûts. Les cinq journaux filmés ont promené leurs caméras aux quatre coins du monde, de la Norvège à l'Alaska, et de Boston à Belgrade. Ils n'ont pas, cependant, eu le souci de nous dire ce qui se passait en Chine ou en URSS. Car la « curiosité » des Actualités recoupe très exactement, comme vous le verrez, les préoccupations du Q.G. atlantique. Pas un mot de la Hongrie, par exemple, ou de la Pologne, mais il est souvent question de Franco ou de Tito (commentaires élogieux de rigueur).

Sur le nombre, il y a de bonnes choses, que j'énumère en vrac : les mosaïques de Ravenna, présentées au Palais de Chaillot (Pathé) ; des plongeurs finlandais que l'eau glacieuse ne décourage pas (Eclair) ; une curieuse attraction foraine londonienne : des autos où chacun peut monter et qui tournent dans un tonneau d'acier (Fox) ; des roulements à billes minuscules (Gauumont) ; les inventions du Concours Lépine, d'un comique facile, usé, mais toujours efficace, avec sa maison-accordeur, son parapluie-automatique-pour-pêcheur-à-la-ligne, et son appareil à-manger-les-noisettes (Gauumont et A.F.) ; une belle estocade de Dominguin (Pathé), mais n'y a-t-il donc que des courses de toros en Espagne ? J'avais entendu parler, ces derniers temps, de grèves à Barcelone, à Bilbao, mais sans doute ne sont-elles pas assez pittoresques pour des gens qui ne veulent faire nulle peine à Franco ?

Savez-vous qu'on utilise l'hélicoptère pour parachuter du matériel dans les vallées des montagnes inaccessibles où l'on construit des lignes à haute tension ? Les Actualités Françaises nous le montrent, ainsi que Trygve Lie a rendu visite à Tito, et l'a beaucoup félicité. La presse filmée ne tarit pas d'éloges. Une simple omission : on ne nous dit ni la misère du peuple yougoslave ni les commandes d'armement passées par Tito à la France. Les décors hebdomadaires revues militaires avaient lieu cette semaine en Norvège, où l'on pousse le raffinement jusqu'à mettre des raquettes aux pieds des chevaux ; en Alaska, et surtout en Italie, avec la visite d'Elisenhower. Coiffé du chapeau à plume des bersagliers, celui-ci fait penser à Macario. Mais à quel préparatif donc sept ans de malheur ?

Gilbert BADIA.

MON COW-BOY ADORÉ : Une aimable fantaisie champêtre (Am. v. o.)

NEVER A DULL MOMENT

Réal. Scén. : d'après le roman de Kay Swift. Interp. : Irene Dunne, Fred Mc Mur-ray, William Demarest, Andy Devine, Gigli Perreux, Natalie Wood, Philip Ober, Jack Kirkwood, Ann Doran. Images : Joseph Walker. Son : Phil Brigandi et Clem Fortman. Musique : Frederick Hollander. Prod. : R.K.O., 1950, 89 minutes.



ON est en droit de penser que « Mon cow-boy adoré » dit la vie au succès de « L'Élu et moi ». A tout le moins, les deux œuvres sont de la même veine. Il s'agit de nous décrire à grands coups de détails pittoresques et humides les heures et malheurs de l'élegante citadine que l'amour fait tomber

dans les bras d'un paysan. L'amoureuse victime est ici Irene Dunne, chanteuse et compositrice en vogue qui s'prend d'un petit propriétaire de ranch qu'elle a connu dans un rodeo. (Il s'engage comme cow-boy acrobate dans ce genre de manifestations chaque fois qu'il n'arrive pas à boucler son budget.) Naturellement, la jeune épouse est d'abord suffoquée par la rudesse de sa nouvelle vie : elle aussi imaginait l'existence de son cow-boy à travers le cinéma. Après quelques déconvenues, quelques épreuves dont la dernière est une rupture provisoire, Irene s'aperçoit qu'elle s'est totalement dévouée à sa peau de compositrice sophistiquée pour boîtes de nuit et revient à son ranch qu'elle aime maintenant en fermière authentique.

Si l'Ecran français était un journal spécifiquement féminin, il y aurait lieu de s'étendre sur quelques réserves au sujet de la conception américaine de la ménagère qui est prônée ici et fait de la femme idéale une esclave consentante tout amour et abnégation. Mais, ce point signalé pour mémoire, l'éloge l'emporte sur la critique. D'une part, les auteurs ont su échapper aux ficelles qui s'aux-mêmes avaient paru se tendre (non, la jeune paysanne amoureuse de Fred Mac Murray ne tentera pas de nuire à son heureux rival ; non, les deux fillettes que Fred, aujourd'hui veuf, a eu d'un premier mariage ne haïront pas leur belle-mère ; non, le producteur de Broadway ne se conduira pas en goujat ; non, en bref, il ne se passera rien de mélodramatique). D'autre part et surtout, ces auteurs ont su évoquer avec sincérité le travail de l'élevage : les troupeaux ne sont pas là uniquement pour garnir les couchers de soleil ni l'eau pour inspirer des romances.

Ajoutons que ce témoignage un peu « farfelu » est livré sans ostentation : l'humour qui s'en dégage est ici une forme de la pitié. Irene Dunne, très à l'aise dans ce genre, est d'une charmante maladroite dans sa lutte contre la cuisine qui fume, la lessive qui s'envole et les lasses qui s'emmêlent. Fred Mac Murray, plus effacé, est bon garçon et les personnages épisodiques campés de sympathique façon.

En bref, un film très gai et très sain. Hollywood nous en envoie trop rarement de tels pour que, lorsque cela advient, nous ratons l'occasion de les saluer.

François TIMMORY.

JE SUIS UN VAGABOND : Du réalisme en carton-pâte (Esp. v. o.)



ET voici la merveille des merveilles, le film dont toute la presse espagnole a parlé en termes aussi élogieux que ridicules. Elle



Inès Orsini : « La Fille des marais ».



La Première Légion. Charles Boyer, Barbara Rush et Lyle Bettgel.

Allez voir...

Sous le ciel de Paris (le cœur de Paris, Fr.). — Sans laisser d'adresse (humain, Fr.). — Le Journal d'un curé de campagne (intéressant, Fr.). — La Vie en citadelle (Un savant vient au monde, Sov.). — Dieu a besoin des hommes (un excellent film, Fr.). — Maître après Dieu (bouleversant, Fr.). — Dimanche d'août (un dimanche à Rome, It.). — Justice est faite (un problème d'actualité, Fr.). — Les Premières Armes (les enfants martyrs, Fr.). — Donnez-moi aujourd'hui (témoignage sur les U.S.A. Angl.).

Pour passer le temps...

Souvenirs perdus (de grands acteurs, Fr.). — Edouard et Caroline (l'amour et le hasard, Fr.). — Whisky à gogo (boissons fortes, Angl.). — Cette sacrée Jeunesse (humour anglais, Angl.). — Hellzapoppin (burlesque, Am.). — Jour de Fête (un nouveau comique, Fr.).

Si vous ne les avez pas vus...

La Kermesse héroïque (Feyder, Fr.). — Marius (la partie de cartes, Fr.). — La Dernière Etape (témoignage bouleversant, Pol.). — Le Diable au corps (Gérard Philipe et Cl. Autant-Lara, Fr.). — Les Lumières de la ville (Charlie Chaplin, Am.).

Courts métrages...

La Prise de Berlin (avec La Vie en Citadelle). — Balzac (avec Justice est faite). — Saint-Paul-de-Vence (avec Curé de campagne). — Images médiévales (avec Maître après Dieu). — Vente aux enchères (avec Les Premières Armes).

parlait de « réalisme », faisait des rapprochements avec l'école néo-réaliste italienne ! etc. Bon. Mais voici :

M. Mur Ot, romancier (?), écrit et met en scène le film *Je suis un vagabond*, où il raconte l'histoire d'un vagabond qui arrive dans une ferme où une femme vit seule avec sa petite fille. C'est une veuve. Le vagabond, à contre-cœur, mais touché par les beaux yeux de la veuve, reste deux jours pour l'aider à travailler. La femme se fait déjà des illusions, mais l'incorrigible vagabond repart sur les routes. Non sans avoir appris que le défunt était écrivain et que cette pauvre paysanne lit Nietzsche, et critique (bien sûr) les théories de Darwin.

Mais que les personnes sensibles se rassurent, le vagabond reviendra, et la petite fille tombera malade, il faudra l'opérer d'urgence, et c'est alors qu'on apprend que le vagabond n'est autre que le professeur Untel, chirurgien célèbre, qui est parti sur les routes parce que sa propre petite fille est morte pendant qu'il était en train de l'opérer. Il faut dire qu'il venait d'apprendre : 1) que sa femme le trompait ; 2) qu'elle venait de mourir d'un accident d'automobile. On comprend que sa main ait tremblé... Et, comme il le dit lui-même, un chirurgien ne peut rien sans l'aide de Dieu. C'est Dieu qui guide le bistouri. Pour couronner le tout, il y a un mariage entre le vagabond-professeur et la pauvre paysanne, veuve d'écrivain. Voilà, n'est-ce pas vrai, ce qui s'appelle du réalisme !

Voilà un beau spécimen de film fasciste, avec des relents un peu Giono sur les bords, beaucoup d'imbécillité et un grand mépris du peuple, du vrai : celui qu'on n'ose pas montrer.

Dans un régime où l'on fusille les poètes, il faut bien que ce soient les arrières mentaux qui fassent du cinéma.

Jean LAUNAY.

LA DYNASTIE DES FORSYTE : Un monument d'ennui (Am. v. o.)



THAT FORSYTE
WOMAN

Réal. : C. C. Compton
Bennett, Interpr. : Errol Flynn, Greer Garson, Walter Pidgeon, Robert Young, Janet Leigh, Harry Davenport, André Mathér, Gerald Haver, Smith, Lumsden Hare, Stanley Logan, Halliwell Hobbes, Matt Moore. Images : Joseph Ruttenberg. Son : Douglas Shearer. Musique : Bronislau Kaper. Prod. : M.G.M., 1949, 107 minutes.

J'ai vu ce film à Vichy, au cours du Référendum 1950, voici bientôt un an. Il ne m'en reste pas le moindre souvenir !... Je sais seulement que, par ce film, l'Amérique milliardaire (celle qui contrôle la production cinématographique) s'attendrissait sur ses « grandes » familles en technicolor ridicule. Pas question, évidemment, des sordides histoires de gangsters qui sont à l'origine des monstrueuses concentrations de capitaux.

Je sais qu'Errol Flynn avait argenté ses tempes, que Walter Pidgeon souffrait, et que Greer Garson était belle. Mais surtout que cet intéressant monument d'ennui plongeaient les spectateurs dans une torpeur irrésistible. Excusez-moi, mais je crois que cela peut suffire à vous faire une idée. Et nous avons si peu de place dans ce journal pour parler des films qui apportent quelque chose... R. B.

LA BRIGADE DES STUPÉFIANTS : A propos de « drogue » (Am. v. o.)



PORT
OF NEW YORK
Réal. : Laslo Benedek. Scén. : Eugene Ling, Interpr. : Scott Brady, Richard Roberson, K.T. Stevens, Arthur Black, Yul Brynner, Lynn Carter, John Kellogg, William Challee. Images : George E. Diskant. Son : Léon S. Becker. Musique : Sol Kaplan. Prod. : Eagle Gamma. Dist. : Jeannic Films, 1949, 79 minutes.

POUR l'essentiel, ce film s'inspire de la formule « néo-réaliste » qui fit jadis le succès de *La Maison de la 92^e Rue*, et qu'Hollywood exploita ensuite abondamment avec plus ou moins de brio.

Il nous souvient, entre autres, d'un panégyrique édifié à la gloire des services policiers qui luttent aux États-Unis contre la fraude monétaire et qui avait nom *La Brigade du suicide*. *La Brigade des stupéfiants* ne diffère de ce modèle que par une moins grande habileté formelle dans la conduite du récit et surtout dans l'utilisation de l'angoisse et du sadisme.

La chasse à la cocaïne n'est, en fait, qu'un prétexte pour les auteurs de cette bande, dont le but véritable est de tenter de justifier aux yeux du public l'existence d'une police brutale, omnipotente, foulant aux pieds les plus élémentaires libertés individuelles... Voilà une autre « drogue » : le mélange de la culture de l'angoisse et de la propagande pour une police forte, pour un État-flic, aussi nuisible, aussi dangereuse que la fameuse poudre blanche... Plus encore, peut-être, parce qu'elle

éveille moins la méfiance. Et pour en interdire l'importation en France, il ne faut pas compter sur une censure policière dont ce genre de film sert trop bien les intérêts... Edouard BERNE.

DEUX NIGAUDS DANS LE FOIN : A en manger (Am. v. o.)



IT AIN'T HAY
Réal. : Erle C. Kenton. Scén. : Allen Boretz, John Grant. Interpr. : Abbott et Costello, Grace McDonald, Cecil Kellaway, Eugene Pallette, Patsy O'Connor, Leighton Noble, Shemp Howard. Images : Charles Van Enger. Son : Bernard Brown. Musique : Charles Previn. Prod. : Universal.

QU'ON mette Abbott et Costello dans le foin ou ailleurs, c'est toujours le même film : un monsieur en bat un autre.

Cette fois-ci, le gros Abbott se fait flanquer une vingtaine de racées dans les différents milieux qui touchent de près ou de loin à la race chevaline : champs de courses, cochers de fiacre, paris mutuels, écuries, jockeys, vétérinaires et music-hall américain. Finalement, Costello gagne au pari mutuel, à la suite d'une fugue d'Abbott, jockey malgré lui, détalant à travers un champ de courses sur un cheval qu'il a volé dans une écurie. Tout cela permet au cocher de fiacre de remplacer sa vieille rosse condamnée par le vétérinaire, et à un farfelu, ami du cocher de fiacre d'Abbott et de Costello, de monter un spectacle de music-hall.

J. K.

GARE AU PERCEPTEUR : L'argent ne fait pas le bonheur (Am. d.)



THE JACKPOT
Réal. : Walter Lang. Scén. : Phoebe et Henry Ephron. Interpr. : James Stewart, Barbara Hale, James Gleason, Fred Clark, Alan Nowbray, Patricia Medina, Natalie Wood. Images : Joseph La Shelle. Son : George Leverett. Musique : Lionel Newman. Prod. : Fox 1950, 85 minutes.

LES loteries sont de bonnes scénaristes : il suffit qu'un brave homme gagne le gros lot pour qu'il s'ensuive les situations les plus drôles et les plus dramatiques. *Le Million* (René Clair), *Noël en juillet* (Sturges), *Antoine et Antoinette* (Becker) l'ont prouvé. Mais si, au lieu du gros lot ordinaire, la chance, au service de la publicité radiophonique, alloue à notre héros cinquante kilos de savon — Untel, vingt montres — Chase, etc., et si le percepateur entend prélever quelques millions de taxes sur cette marchandise, le scénario risque de donner naissance à un film adroit, excellent.

Pourtant Walter Lang n'est pas sorti de la médiocrité. Il a en effet soigneusement évité d'exploiter à fond les deux filons comiques de son histoire : la satire de la publicité radiophonique et la critique du régime fiscal des États-Unis. Son film tombe dans la plus plate comédie américaine, celle où l'on s'ennuie de voir et d'entendre les personnages marivauder avec le bonheur... Ah ! si seulement je n'étais plus riche ! Si seulement je n'avais pas gagné dix millions ! Si seulement je pouvais retrouver ma petite vie tranquille d'employé de commerce !

Seul, James Stewart nous amuse. Jacques KRIER.

La photo de Jules Berry que nous avons publiée la semaine dernière, en hors-texte, était signée Pierre Billon.

ON PRÉPARE EN FRANCE

ACTEURS ET TECHNICIENS FRANÇAIS	TITRE DES FILMS	RÉALISATEURS	PRODUCTEURS	TITRE DES FILMS	RÉALISATEURS
Acteurs et Techniciens Français 17, rue de Marignan BAL 29-01	Au large de l'Eden	R. Chanas	P. A. C. 26, rue Marbeuf BAL 18-01	Massacre en dentelles	A. Hunebelle
Alcina 49 bis, av. de Villiers WAG 36-21	Nez de cuir	Y. Allégret	Paral Film 1, rue Lord-Byron ELY 52-65	Maria-Pilar Les Fous ont une âme	P. Cardinal J.-P. Melville
Ariane 44, Champs-Élysées BAL 05-63	Les Fruits de l'été Notre Peau Fanfan la Tulipe	R. Bernard R. Bernard Christian-Jaque	Projet Films 44, Champs-Élysées ELY 01-50	Si c'était vrai	Marcel L'Herbier
B. M. P. 1, rue Newton KLE 76-50	Rue Bonaparte	Marc de Gasfyne	Rapid Film 1, rue Lord-Byron ELY 87-74	Ouragan 3	Jean Vallée
Burgus films 76, rue Lauriston PAS 25-40	Duridan à la Tour de Nesle 3 vieilles filles en folie	E. Couzinet	R. C. M. 10, rue St-Marc CEN 59-07	Jeune fille bien sous tous les rapports	J.D. Norman
Cinéma Film Prod. 61, boul. Suchet JAS 90-86	La Forêt de l'Adieu	Lucien Gassner Raymond	S. F. C.-Sirius 10, rue Mesnil KLE 62-09	Rendez-vous au Mexique	Richard Pottier
Dra film 69, quai d'Orsay INV 96-45	Climats	S. de Poligny	S.P.E.V.A. 128, rue La Boétie ELY 36-66	Femmes Y a tant d'amour Casque d'Or	J. Becker M.-G. Sauvageon J. Becker
Discina 118, rue La Boétie ELY 10-40	Le Patron	Yves Ciampi	S. T. E. R. A. Films 95, Champs-Élysées BAL 25-62	Le Plaisir	Max Ophüls
Engor-Films 33, r. Constantinople EUR 44-28	Le collège en folie	Walter Kapps	Tellus Films 79, Champs-Élysées BAL 02-80	La Neige était sale	Raymond Rouleau
E. T. P. C. 3, rue Clément-Marot BAL 07-80	La Plus belle fille du monde	Christian Stengel	Vendôme 91, Champs-Élysées ELY 88-66	La Table aux crevés La Maison dans la dune	H. Verneuil G. Lampin
Films A. Hugon 120, Champs-Élysées ELY 29-72	Les 4 Serg. du F.-Carré	J. Faurex	U. G. C. 104, Champs-Élysées BAL 56-80	Nous sommes tous des assassins	André Cayatte
Radius film 5, rue Lincoln ELY 96-21	Musique en tête	Combret et Cl. Orval	Sacha Gordine 19, rue Spontini KLE 77-94	L'Affaire Seznec	André Cayatte
Jason-L.C.C. 18, rue de Marignan BAL 13-95	Duel à Dakar	Cl. Orval et Combret	Sirius 40, rue François-1er ELY 66-44	Une fille sur la route	Jean Stelli
C. I. C. C. 6, r. Christ-Colomb ELY 01-10	Oscar et Cie	Maurice Labro	Sono Film 7, traverse St-Basile Marseille	Bouquet de joie	Maurice Cam
L. P. C. 163, Fg. Saint-Honoré ELY 07-16	Le Salaire de la peur	H.-G. Clouzot	Films Richebé 15, av. Fr.-Roosevelt BAL 35-94	Gibier de potence	Roger Richebé
Hoche Production 14, avenue Hoche WAG 23-20	Chacun son tour	André Berthomieu	Mondia Films 11, rue de Vienne EUR 40-99	Le Passage de Vénus	Maurice Gleize
	Ns irons à Monte-Carlo	J. Boyer	Prod. Roitfeld 19, rue de Barano COP 28-74	Histoire d'amour	Guy Lefranc
			Le Monde en Images 8, rue Garancière ODE 98-84	Martin Luther	Jean Delannoy



UN MAÎTRE DU CINÉMA FRANÇAIS :

Jean GREMILLON

(Voir page 14)

MILLE ET UNE MANIÈRES D'ACCOMMODER LES YEUX AU CINÉMA

DE gros plan en gros plan on en est vite arrivé, entre caméra et comédien, à se regarder dans les yeux, de plus en plus près, et jusqu'à se les traverser, comme il est arrivé à Preston Sturges dans « Infidèlement vôtre ». Nous resterons aujourd'hui en deçà des yeux, et côté caméra.

L'histoire de l'œil au cinéma révèle, entre autres choses, et l'on pouvait s'y attendre, l'existence d'yeux muets et d'yeux parlants : la première sorte répondant à ce procédé, longtemps utilisé, qui consistait à réaliser les films sans piste sonore. Si les yeux muets en disent généralement long, si l'on peut dire même qu'ils parlent trop, les yeux parlants sont moins bavards, ayant une bouche pour parler. A la limite, l'œil du séducteur hollywoodien, strictement inexpressif, tend vers le bovin. C'est ainsi que Charles Boyer va prochainement tourner « L'Homme qui regardait passer les trains », d'après Simenon.

D'un âge à l'autre, muets ou parlants, les yeux se préparent selon quelques recettes dont le nombre est, évidemment, inversement proportionnel à la fréquence de leur utilisation.

A ceci près cependant qu'il n'y a pas de recette pour le bon cinéma et que la place qu'y occupent les yeux ne se retrouve donc pas dans les livres de recettes.

Voici quelques manières d'accommoder les yeux, au hasard des pages...

« Les yeux du chef » sont simplement des yeux durs. Si l'homme (Gregory Peck) est en fer, son œil est en bronze. Cependant, cette matière qu'emploie Hollywood, le métal-œil, ne résiste pas à la chaleur des lampes à arc : elle s'effrite, et les prototypes vieillissent, de William Bendix à Humphrey Bogart, en passant par Allan Ladd.

« L'œil coupé en morceaux » est passé de mode, depuis le surréaliste « Chien andalou » (fragment du scénario : « Une tête de jeune fille les yeux grands ouverts. Vers l'un des yeux s'avance la lame d'un rasoir... la lame de rasoir traverse l'œil de la jeune fille en le sectionnant »). Il a fait place à l'œil qui fait penser. Cf. « Le poison » (le plus gros œil du cinéma, enfin, l'un des plus gros), voir également celui mille fois répété, mille fois retrouvé à travers une chambre, d'Après le crépuscule vient la nuit » ou l'œil pleurnichard et finalement abject du « Troisième Homme » ou enfin les milliers d'yeux affolés de tous les films de fous, d'obsédés, d'hystériques, de traqués, de terrorisés, de psychanalysés. A remarquer que les yeux font penser, ou sont préparés à cet effet, lorsque justement ils manifestent l'incapacité d'aligner deux idées.

« Le mauvais œil » amuse encore les enfants qui vont voir Orson Welles dans « Cagliostro » et qui disent à leur mère : « Maman, le monsieur... y va encore lui donner un coup de z'yeux... »

Citons encore les yeux brouillés, genre qui fait le bonheur des gagmen, en allant du Ben Turpin des premiers Charlot au loucheur de « Jour de fête », l'œil mort, qu'on trouve à l'origine d'un nombre incalculable de mélodrames. Victor Francen affirmait : « Quand il y a un aveugle dans un de mes films, c'est moi... ». A noter qu'à l'écran tous les aveugles retrouvent la vue à la fin du film : « Michel Strogoff », « La Nuit s'achève », « L'Ange de la nuit », « Les Enfants du paradis » (où Modot jouait un faux aveugle), ou « La Symphonie pastorale ».

Reste encore « The look » (le regard) pseudonyme de Laureen Bacall, les yeux pochés de P.-Richard Willm, les yeux au beurre noir de Boris Karloff et les escalopes de William Powell...

Passons.

Jean-Pierre DARRE et Bob BERGUT.



Marlène muette et Marlène parlante. d'un œil à l'autre (se gauche à droite) a su rester semblable à elle-même.



Garbo la divine : une paire d'yeux dieux.



Florelle. Ses yeux muets brillaient des mille feux du mystère et de l'ambiguïté. Une manière comme une autre de tout dire sans ouvrir la bouche. Mais ne lui faites pas dire ce qu'elle ne dit pas.



« Un regard chaud et insistant », disent les journalistes à propos de Rudolf Valentino...



Michèle Morgan dans « La Symphonie pastorale » : les plus émouvants des yeux aveugles.



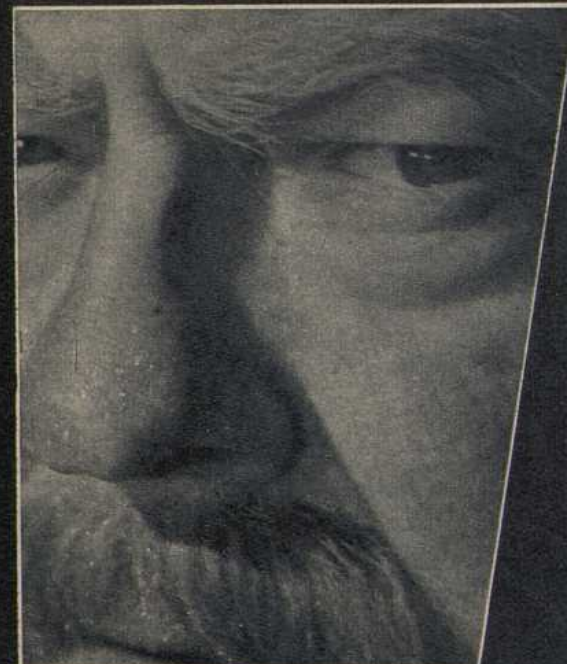
Des yeux qui ne disent rien mais qui vous disent quand même quelque chose... « The Look », Lauren Bacall.



Ben Turpin promenait un strabisme immuable autant que fabriqué à travers les premiers Charlot...



Cherchez ce que disaient les yeux de Catherine Hessling. Peut-être ne le trouverez-vous pas. Avouez cependant qu'ils le disent avec cœur.



Sous son œil d'acier, il cache un cœur d'or : Lionel Barrymore dans « Duel au soleil ».



Les yeux de Charles Boyer expriment à volonté la surprise, la passion, la faim, l'ironie, la terreur. Très avantageux pour les raccords.



Un regard muet transfiguré du parlant. Jetta Goudal dans « Le Spectre vert », film de Jacques Feyder, produit par la Métro.



Gregory Peck, l'homme de fer, regard d'acier, tout en fer, qu'il croit, mais en tout cas rien d'un homme véritable.

Jean GREMILLON FACE A LA RÉALITÉ

MUSSOLINI déclarait : « Quand on ne montre plus la misère, elle cesse d'exister. » Jean Grémillon trouve cette phrase atroce. Dans une période comme la nôtre, il pense que le cinéma doit dénoncer cette misère, la révéler. Il faut montrer aux gens dans quel monde ils vivent : le travail du cinéaste est de le leur expliquer, sans qu'il se complaise pour autant dans une description gratuite.

Cette opinion est clairement illustrée par deux films essentiels : *Lumière d'été* et *Le Ciel est à vous*. Avec *Lumière d'été*, en 1941, Grémillon entreprend l'accusation d'un monde pourri, finalement vaincu par le monde des travailleurs. En 1943, aux heures les plus noires, *Le Ciel est à vous* témoignait, au contraire, de la santé et de la vigueur du peuple.

vos yeux, vos oreilles, votre sensibilité, votre intelligence. Il ne vous laisse pas une seconde pour respirer. Vous êtes sa proie... »

Cet art se laisse difficilement étudier. Il est impossible d'avoir pour quelque temps un film qu'on aime sur une table de montage, sur son « établi », de le démonter, de le remonter. Seuls des souvenirs restent. Dans ces conditions, il est difficile d'avoir des maîtres, comme en peinture. Les réalisateurs sont seulement sensibles. Chacun a une tendance particulière, une même optique, une même façon de s'exprimer. On subit malgré soi ces sortes d'influences.

Cela est encore plus vrai dans le cas de Jean Grémillon, du fait qu'il n'a jamais été l'assistant de personne. En 1924, il composait des sous-titres de films muets, puis il s'est peu à peu intéressé davantage aux parties du film entre les cartons qu'aux cartons de sous-titres eux-mêmes. Bientôt il présente un projet de scénario sur Chartres. On l'accepte. « Mais qui va le tourner ? — Moi, répond Grémillon. » Depuis, il n'a cessé de diriger des films. Il passe du documentaire au film romancé avec *Tour au large*, présenté au Vieux-Colombier, critiqué avec enthousiasme par Mounssinac, admiré par Charles Dullin qui propose au jeune cinéaste de réaliser *Maldonne* sur un scénario d'Alexandre Arnoux. Aussitôt après, ce fut, avec Feyder, *Gardiens de phare*.

Jean Grémillon parle avec émotion de cette époque où l'on parlait tourner un film en extérieur comme on irait à une partie de plaisir, avec un opérateur et un assistant. Mais, il le dit lui-même, il n'a rien perdu de son enthousiasme : « Tout est possible au cinéma, tout un monde sensible, visuel et sonore à révéler. Il faut aller au cœur des choses. »

Jacques KRIER.



« 6 juin à l'aube », dans l'esprit de Grémillon, c'est un film de paix, un film contre les horreurs de la guerre, une œuvre de dénonciation.

Mon problème n° 1

ALLER AU CŒUR DES CHOSES

Il me serait peu agréable de parler d'un problème qui portât le même numéro d'ordre qu'un ennemi public. Au surplus, la multitude des énigmes posées à l'auteur de films est telle, et si diverse selon les circonstances, qu'il me paraît convenable de dire aussi rapidement que possible quelque chose de l'homme devant son métier.

Il faut — hélas ! — écrire rapidement, écrire sans nuances, sans subtilités dans l'expression.

Pour débayer rapidement le terrain, répétons ce que, tout le monde sait :

- l'homme est en contact quotidien avec la matière,
- la matière proposée par la nature est incohérente; il faut donc un système pour l'organiser.
- tout système implique la rigueur.
- la rigueur est dans le mode opératoire et c'est dans l'atelier du vitrier, du peintre, du forgeron qu'on trouve l'organisation de la matière.

Ceci, je pense, est vrai pour tous les métiers, du premier au dernier.

Si nous réduisons ces lieux communs au cinéma, nous pouvons dire, en d'autres termes, que l'expression cinématographique cherche, par le moyen des images et des sons, le chemin qui conduit aux régions ignorées des êtres et des choses, non par curiosité ou délectation, mais bien pour y trouver ou y rejoindre plus exactement leur secret.

Pour ma part, c'est cela mon métier, et que ce métier me soit « familier » (ce à quoi je tiens le plus) est un long apprentissage !

En réalité, on le découvre chaque jour, une étape n'étant jamais un but ni un lieu de repos.

Oui — c'est cela que je voudrais dire — aller au cœur des choses, déceler ce qu'il contient, le révéler pour le rendre évident, c'est cela le grand apprentissage.

C'est ainsi que le métier enfonce profondément ses racines, qu'il s'accomplit, en dévoilant davantage le monde que nous habitons.

J'entends ce monde sans restriction aucune.

C'est bien connu, on le sait depuis toujours : nous vivons dans un monde construit de fausses portes. Pour qu'il n'y paraisse point, on y place des pancartes : *Défense d'entrer, Danger de mort, Privé, Haute tension, Secret*. Mais il y a aussi de vraies portes et le vrai cœur des choses et des gens est toujours derrière une porte qu'il faut fracasser.

Ce n'est pas un problème de tout repos.

L'expérience le prouve quotidiennement à tous ceux pour qui le mot fidélité a encore un sens comme à ceux qui, dans ce monde de cris, de colères, de déchirements et de délirés, tentent de retrouver l'authenticité d'une résonance profonde.

Tout ceci est sans doute bien évident. Mais l'évidence est comme la vérité : elle sort d'un puits. Le grand problème, comme disait Sorel, est de ne l'en point tirer pour la remettre dans un autre.

Pour moi, tous les métiers en sont là.

Jean Grémillon

TERREUR A HOLLYWOOD

(SUITE)

Nous continuons aujourd'hui la publication de la lettre qu'un célèbre scénariste de Hollywood a envoyée à Wladimir Pozner. Alors que la « chasse aux sorcières » lui paraissait définitivement close par la condamnation des Dix, il s'aperçoit maintenant que les choses ont empiré depuis.

Des centaines d'auteurs, de techniciens, d'acteurs, sont sur le pavé. N'importe quel cinéaste est à la merci d'une dénonciation, d'un ragot quelconque qui peuvent le réduire au chômage ou même l'envoyer en prison, du jour au lendemain.

En vérité, aux « États-Unis » d'aujourd'hui, dans la course à la guerre, la chasse aux sorcières ne fait que commencer...

(C'est à qui, parmi les acharnés de la délation, grossira encore la liste noire. H. B. Warner va jusqu'à déclarer qu'il n'hésiterait pas à traîner son propre frère devant le F.B.I., s'il le soupçonnait d'être un « rouge ».) C'est un appel direct à la dénonciation.)

Les gens ont applaudi, le lendemain il y avait de gros titres dans les journaux. Moi, j'ai eu froid dans le dos.

C'est un cauchemar dont on ne se réveille plus. Le gouvernement lui-même nous demande de moucher. Pas la peine de savoir ce que fait Untel, s'il te semble subversif, dénonce-le à la F.B.I. C'est eux qui décideront.

Tout le monde signe des déclarations de loyauté. On prête serment qu'on n'appartient à aucune organisation subversive, dont des centaines ont été cataloguées par le Procureur de la République, depuis des organisations religieuses jusqu'aux organisations ouvrières. Acteurs, réalisateurs, scénaristes, techniciens, tout le monde est forcé de proclamer publiquement son patriotisme. Toute critique du gouvernement et de son programme soulève des cris de « Traître ! » et, bien sûr, de « Rouge ! ».

Lentement mais sûrement tous nos droits les plus sacrés nous sont enlevés. Au nom de l'anticommunisme, au nom de la Liberté, nous allons vers le Fascisme et la Guerre.

Le crime d'Edward G. Robinson

Le Comité « Contre les Activités Non-Américaines » annonce une nouvelle investigation. Il faut croire qu'il existe chez nous encore trop de liberté d'opinion, de libre création. En effet, il y a à Hollywood un grand nombre de gens profondément préoccupés par la question de la sauvegarde de la paix. La guerre de Corée et la tournure qu'elle a prise n'ont pas, n'ont jamais en l'approbation entière du monde du cinéma. Bien sûr, elle a eu quelques partisans virulents, mais auprès de la grande majorité des gens, elle a rencontré de l'apathie et une réprobation discrète. Une pétition pour une paix immédiate a circulé et recouvert de nombreuses signatures malgré le règne de la terreur. Donc, il nous faut une nouvelle investigation, il faut étouffer l'opposition, serrer la vis. Faire taire... ou mieux encore, liquider. On nous promet d'ailleurs que cette nouvelle investigation s'étendra à toutes les autres industries du spectacle, théâtre, radio, télévision...

La première indication quant à l'étendue de cette investigation nous a été fournie par un compte rendu dans la presse. Les membres du Comité avaient questionné un certain J.J. Jérôme, responsable du Parti Communiste, pour savoir qui, à Hollywood, avait donné de l'argent à son parti. Ils annonçèrent qu'ils avaient en leur possession une liste de plus de cent noms et ils demandèrent à Jérôme d'identifier ces noms. Il refusa.

La deuxième information sensationnelle concerne Edward G. Robinson. Le célèbre acteur qui, depuis quelque temps, n'avait pas trouvé d'emploi se déclara volontaire pour témoigner devant le Comité dans le but de se faire blanchir. Il certifia qu'il était, qu'il avait toujours été anticommuniste, que tout ce qui était communiste lui était odieux. Que pouvaient-ils demander de plus ? Le Comité, cependant, ne se montra pas satisfait. Il paraît qu'il y avait de sombres taches dans le passé de l'acteur, ils le citèrent de nouveau à témoigner, l'avisant qu'ils produiraient deux témoins capables de prouver l'appartenance de Robinson à quelque organisation subversive.

Le grand acteur fulmina, il était indigné — mais il se plia...

Edward G. Robinson avait été, dans le temps, un partisan ardent de Roosevelt et de son administration libérale... Était-ce là son crime ?

Comment on devient un mouchard...

Personne ne peut plus se leurrer quant aux buts visés par le Comité contre les Activités Non-Américaines : il entend devenir seul juge de ce qui doit ou ne doit pas paraître aux programmes de notre radio. Tous ceux qui se plient à sa dictature l'encouragent dans ce but. Or, il devient chaque jour plus évident pour moi que si nous ne commençons pas à défendre nos libertés menacées, nous serons tous sans exception coupables d'avoir aidé le fascisme à s'emparer de notre vie culturelle, de la vie de la Nation.

La première séance du Comité eut lieu le 21 mars, l'audition des témoins continuera pendant tout le mois d'avril. Déjà, quarante citations à témoigner ont été envoyées, le double de celles envoyées lors de l'investigation précédente. L'autre jour le Comité publia soixante-sept pages contenant les noms d'organisations et de personnalités qu'il considérait comme « anti-américaines ». Parmi les noms figuraient celui de l'illustre savant Albert Einstein, celui du célèbre écrivain Thomas Mann, Prix Nobel. Le Comité informa la presse que si les personnes ainsi incriminées écrivaient des lettres affirmant que leur signature leur avait été extorquée, que des organisations avaient dupé leur bonne foi, le Comité, lui, après examen, allait publiquement blanchir leurs noms et les enlever de la liste noire...

Tu vois : toujours la même méthode d'intimidation et de chantage pour étouffer la libre conscience ! A quand la répression physique, la matraque et la mitraille ? Je n'ose le dire.

Dès sa première séance, le Comité annonça qu'il était tout spécialement préoccupé de savoir quelle influence les communistes avaient à Hollywood, tant sur les scénarios que sur le plan financier. Qui avait donné de l'argent à des organisations subversives et au Parti Communiste ?

Tu vois : toujours la même méthode d'intimidation et de chantage pour étouffer la libre conscience ! A quand la répression physique, la matraque et la mitraille ? Je n'ose le dire.

Dès sa première séance, le Comité annonça qu'il était tout spécialement préoccupé de savoir quelle influence les communistes avaient à Hollywood, tant sur les scénarios que sur le plan financier. Qui avait donné de l'argent à des organisations subversives et au Parti Communiste ?

Il y eut trois témoins le premier jour. Howard da Silva, un excellent acteur que tu te rappelles sûrement : il interpréta le barman dans « Lost week-end ». Il est très populaire chez nous, je crois même qu'il fut proposé pour l'Oscar. Le deuxième témoin était l'actrice Gale Sondergard qui, elle, a son « Oscar » pour son interprétation dans « Anna et le roi de Siam ». A propos, elle est la femme d'un des Dix de Hollywood qui, j'espère, sortira prochainement de prison.

Le troisième témoin était Larry Parks, la populaire jeune vedette de « La Vie d'Al Jolson ».

C'est lui qui fut appelé le premier. Pour commencer le conseiller juridique du Comité lui donna connaissance d'une résolution du Comité. Plusieurs témoins, disait ce document officiel, ont déjà paru devant le Comité pour expliquer comment ils avaient été les dupes du Parti Communiste. Cette première séance, et celles qui suivront, auront pour but de recueillir les mêmes aveux dans le domaine de l'industrie du spectacle. « J'espère, continua l'avocat, que tous ceux qui ont commis l'erreur de rejoindre les rangs d'organisations communistes ou crypto-communistes, auront le courage et l'honnêteté de passer des aveux complets sur ce qu'ils savent concernant ces organisations. »

J'ai connu Larry Parks. J'ai du mal à croire qu'il s'est rendu au Comité. J'ai mal en pensant que ce garçon jeune et honnête qui disait toujours qu'il fallait faire davantage pour assurer la liberté et l'égalité de tous a perdu jusqu'à la dernière parcelle de courage, qu'il a trahi tout ce qui fait la dignité d'un homme, pour sauver sa carrière. Je peux comprendre comment il en est venu à se torturer comme un ver dans la boue — mais je ne peux ni l'oublier ni lui pardonner.

Il avoua qu'il avait été membre du Parti Communiste de 1940 jusqu'à 1945, mais qu'il avait démissionné parce que la ligne de ce parti ne correspondait pas à son idéal. Qu'il n'avait rien fait de mal, que le parti n'avait reçu de lui, en toutes ces années, que 60 ou 70 dollars maximum. Que tout cela avait été une profonde erreur, qu'il avait appris sa leçon. Qu'en cas de guerre entre l'Amérique et l'U.R.S.S., il serait évidemment du côté de l'Amérique, qu'il était un Américain loyal. Bon, jusque là, ça va, ce genre d'aveux, après tout, c'était son affaire à lui. Mais il devait savoir qu'on ne le laisserait pas s'arrêter en aussi bon chemin — tout le monde le savait.

Et en effet, cela ne suffisait nullement au Comité. Il voulait des noms, des lieux. Que savait-il d'autre ? Qui connaissait-il, quels avaient été ses contacts ?

M. Parks, l'idéaliste, les supplia de ne pas le mettre devant le choix de ramper dans la boue, en devenant mouchard, ou d'aller en prison. Le Comité lui offrit alors un autre choix, plus « magnanime ». Il pouvait soit donner les noms de ses anciens amis pendant la séance, publiquement, soit — si un sentiment de délicatesse l'en empêchait — dans une séance à huis-clos à laquelle il serait convoqué... ce qui fut fait. Et l'honnête M. Parks, qui avait toujours été « pour les opprimés » leur dit tout ce qu'ils voulaient savoir.

Comment a-t-il pu devenir un mouchard ? Il l'expliqua lui-même tout le long de son témoignage, se plaignant sans cesse de ne pouvoir plus trouver de contrats, craignant la fin de sa carrière. Mais croyait-il...

(Suite page 22.)

INTERDIRE LE FILM SUR SEZNEC c'est attenter aux droits de la défense

« A bas la censure ! », c'est ce que crieront unanimement les spectateurs de la grande assemblée organisée le vendredi 11 mai, à la Salle Pleyel, par la Ligue des Droits de l'Homme et le Comité de Défense du Cinéma Français.

L'Ecran français est fier d'avoir contribué pour une grande part à alerter l'opinion sur le scandale de l'interdiction par le gouvernement du film sur *L'Affaire Seznec*, par le réalisateur de Justice est faite, André Cayatte.

De tous les côtés, les protestations s'élèvent contre la violation de la liberté d'expression en matière de cinéma.

Et ces protestations s'organisent et vont converger dans une grande assemblée, à la Salle Pleyel, dont le programme vous est donné dans le présent numéro de l'Ecran. Louez vite vos places !

M. Toulouse, bâtonnier de l'Ordre des avocats, et plusieurs autres personnalités ont bien voulu me répondre sur la liberté d'expression au cinéma. Que l'on m'excuse de n'avoir pu faire publier toutes les réponses dont certaines nous sont parvenues trop tard pour être imprimées à temps.

P. BLOCH-DELAHAIE.

M. TOULOUSE, bâtonnier de l'Ordre des avocats

Le bâtonnier Toulouse a tenu à prendre position très nettement dans la question de la censure cinématographique qui vient d'être soulevée à propos de *L'Affaire Seznec*, le film préparé par André Cayatte.

« Chacun doit avoir la possibilité de s'exprimer sur toutes les questions, et cela par tous les moyens d'expression qui sont à sa disposition, me répond-il. J'estime qu'à l'heure actuelle cette liberté d'expression est plus que jamais indispensable pour assurer la liberté de la défense, dont je suis un des plus ardents champions, d'abord, certes, en ma qualité de bâtonnier, mais aussi par une conviction personnelle dont je crois avoir donné maintes preuves. Cette liberté est la seule garantie que garde l'individu en face des droits toujours grandissants de la collectivité. Et elle n'est d'ailleurs nullement incompatible avec l'intérêt de la collectivité.

Cette protection de l'individu, chose si nécessaire, doit pouvoir librement s'exercer selon tous moyens juridiques, légaux. C'est ainsi que la révision d'un procès est un moyen de défense parfaitement normal, légal, lorsqu'il y a des découvertes de documents nouveaux.

Bien entendu, chacun peut choisir le moyen de défense qu'il préfère : articles de journaux, pièces de théâtre, films.

Seules des raisons d'ordre public pourraient empêcher l'usage d'un de ces moyens de défense. Comme raisons d'ordre public peut-être pourrait-on invoquer, par exemple, le fait que certaines pressions extérieures puissent, au moment où un tribunal doit statuer, s'exercer ouvertement sur les juges.

Mais quand, en demandant la révision d'un procès, on se contente de demander l'application des moyens que la loi met à notre disposition, il est absolument normal que chacun puisse le faire suivant le mode d'expression qui lui est particulier.

Donc, encore une fois, l'empêcher, ce n'est pas seulement attenter à la liberté d'expression, comme vous me le demandiez dans votre question, mais c'est attenter à la liberté de la défense : puisqu'on ne fait, en l'occurrence, que réclamer que les tribunaux se prononcent. — C'est attenter à un moyen légal de défense et de liberté.

Il n'y a aucune raison de faire une exclusive en ce qui concerne le cinéma. C'est un moyen d'expression comme les autres. Je considère que chacun peut faire valoir, pour la défense, tous les moyens existants.

Ce principe étant établi, il ne peut se présenter, après, et après seulement, que des difficultés d'exécution (par exemple s'il y a diffamation, etc.). C'est au metteur en scène de les éviter. Il faut s'en rapporter à lui. Mais ces questions d'exécution ne peuvent intervenir qu'ensuite, et cela ne doit nullement mettre en cause la possibilité de s'exprimer, la liberté d'expression elle-même.

Résumé par P.B.D.

Louis DAQUIN, secrétaire général du Syndicat des techniciens

« En ma qualité de secrétaire général du Syndicat des techniciens de la production cinématographique, je peux vous dire qu'innombrables sont ceux de mes camarades qui sont brimés, dans leur droit d'expression, par la censure cinématographique.

Elle étouffe dans l'œuf les plus valeureuses entreprises. Indépendamment de l'insupportable atteinte à la liberté de chacun de nous que cela représente, cela constitue une entrave considérable au développement du cinéma français, que la censure voudrait confiner dans le conformisme le plus plat et dans la médiocrité. Un tel état de choses doit cesser. »

Charles SPAAK, président du Groupe professionnel des scénaristes du syndicat des auteurs :

— Si on était si sûr que Seznec soit coupable, pourquoi l'avoir mis en liberté ?

Ce n'est pas le film qu'on devrait arrêter, c'est Seznec. Qu'on le renvoie donc au bagne de toute urgence, au nom de la démocratie et de la liberté, bien entendu...

— Que pensez-vous de l'attitude du gouvernement à l'égard du film de Cayatte ?

— La lettre de René Mayer. C'est insensé ! Le plus drôle, c'est que, maintenant, le ministre prétendrait qu'il a signé une telle lettre à la légère.

— Comment concevez-vous que l'on puisse mettre le cinéma à un régime de censure spécial, sous prétexte qu'il touche un grand nombre de spectateurs ?

— Quand un film touche un très grand nombre de spectateurs, c'est en général parce qu'il est bon.

En suivant le raisonnement que vous me citez, on finirait par ne tolérer les films qu'à la condition qu'ils soient mauvais, et que personne n'ait envie de les voir.

Est-ce qu'on pourrait concevoir que M. François Mauriac, pour prendre son exemple, s'il avait tout d'un coup dix fois plus de lecteurs, soit dans l'obligation de réviser ses romans en conséquence et de les censurer, pour ne pas démorceler les gens ?

André CAYATTE, réalisateur de "L'Affaire Seznec"

« Je remercie tous ceux qui viennent m'épauler pour servir à la fois la cause de la justice et celle du cinéma. »

Quoi qu'il advienne, j'entreprendrai le tournage de mon film au mois de juin.

Et, naturellement, je serai à la grande assemblée du 11 mai, à la salle Pleyel. »

LA DÉCLARATION DES PROFESSIONNELLS DU CINÉMA DANS LEUR LETTRE DU 3 MAI 1950 AU MINISTRE DE L'INFORMATION

Par lettre du 3 mai 1950, les professionnels du cinéma ont fait part au ministre de l'Information, responsable de la censure cinématographique, de leur décision de quitter la commission de contrôle des films (la commission de censure). Ils écrivaient notamment :

« La menace aggravée et permanente d'interdiction de tous « ordres que fera peser sur le cinéma une censure à prédominance administrative incontestable ne pourra qu'aboutir à l'asphyxie de l'inspiration chez nos auteurs. Il est à craindre, en effet, que les producteurs, effrayés, ne préfèrent recourir à des « sujets d'un conformisme éprouvé et d'un caractère dépourvu de toute ambition de recherche artistique.

« L'intérêt national exige que le cinéma cesse d'être ravalé « au rang de divertissement sans qualité et qu'il soit enfin considéré comme un instrument d'expression et de culture. En ce cas, il lui faut de l'air et ne pas le cerner dans un cercle d'idées conventionnelles et édulcorées. Nous ne saisissons pas que l'intérêt national puisse trouver son compte en l'amoindrissement « du cinéma français. »

Signé par les représentants autorisés du Syndicat des producteurs, de la Fédération des distributeurs, de la Fédération des exploitants, du Syndicat des exportateurs de films, du Syndicat des réalisateurs, du Syndicat des scénaristes, de l'Association des critiques de cinéma, de la Fédération des ciné-clubs.

Françoise ROSAY, Claude AUTANT-LARA, CARETTE élus au studio de Boulogne, délégués pour le rassemblement de la Paix du 15 Juillet

« La pluie battante à la neige floconneuse : tel est le passage brusque auquel je me suis exposé en pénétrant le jeudi de l'Ascension, à dix-neuf heures quinze, au Studio de Boulogne, sur le plateau du film « L'Auberge Rouge », que dirige Claude Autant-Lara.

Une dure journée de travail

Dehors, un bel orage sur le Rond-Point de la Reine ; dedans, un vaste paysage blanc, se détachant sur un ciel bleu sombre. Quand on lève le nez, on aperçoit très haut, au-delà du ciel, le toit de l'univers, ce toit sous lequel s'entremêlent des passerelles, des projecteurs, des câbles, bref, tout ce qui produit le jour ou la nuit, l'hiver ou l'été, tout ce qui éclaire les passions, bonnes ou mauvaises, que « tournent » en bas de simples mortels, comme vous et moi.

Pour l'heure, la lumière est crépusculaire : on vient d'éteindre les projecteurs. Et les simples mortels, acteurs, techniciens, ouvriers, sont rassemblés, les pieds dans la neige, à côté d'un sapin. Ils sont las : c'est la fin d'une dure journée de travail, au cours de laquelle il a neigeé tout le temps (« Huit jours que nous tournons sous la neige », explique Claude Autant-Lara. « Nous n'en pouvons plus... Vivement le soleil ! »).

Françoise Rosay parmi la neige...

Ils sont las, mais ils sont attentifs : les délégués du comité du ci-

néma pour la paix sont venus parler à l'équipe de l'« Auberge Rouge ». Le grondement lointain du tonnerre (l'orage sur Boulogne...) vient ponctuer d'un coup de gong la prise de parole du metteur en scène Henri Aisner, derrière lequel se trouve Léopold Schlosberg, délégué du cinéma au dernier Congrès mondial de la Paix, à Varsovie. Il régit sur chaque visage une gravité, une concentration intérieure qui correspondent au sujet que traite l'acteur : il parle de la Paix, des moyens d'éviter la guerre.

Françoise Rosay est à demi allongée dans la neige ; elle a ce visage si humain, si empreint de bonté pour les hommes qu'elle montrait en particulier à la salle Pleyel, au cours de sa déclaration contre la guerre.

Le tapis vert

« La situation est grave », dit Aisner. « Chacun de vous le sait. Mais nous voulons empêcher la guerre. Nous voulons que les gouvernements s'entendent. Et cela est possible. Rappelez-vous ce que Françoise Rosay disait à la salle Pleyel :

« Après avoir bien tué, on se réunit autour du tapis vert et on discute. POURQUOI NE PAS COMMENTER TOUT DE SUITE PAR LE TAPIS VERT ? Le choix est tellement simple, ou bien la mort collective

ou bien des négociations pacifiques sur toutes les questions qui divisent le monde. »

Et Aisner parle de l'Appel du Conseil Mondial de la Paix pour un pacte de paix des puissances dont dépend la paix ou la guerre : Etats-Unis, U.R.S.S., République populaire chinoise, Angleterre, France.

Il parle aussi du gigantesque rassemblement du 15 juillet, à Paris, de cinq cent mille délégués de la Paix.

« Est-ce que ce rassemblement est envisagé aussi dans d'autres pays ? » demande Françoise Rosay. « Ce serait bien qu'on le fasse partout ! »

L'acteur demande que l'on discute de l'appel pour un Pacte de Paix, qu'on l'approuve en le signant immédiatement et que des délégués pour le 15 juillet soient désignés.

« Le Pacte de Paix, dit-il, c'est le désarmement général, ce que nous souhaitons tous. C'est la fin de la désastreuse économie de guerre. Ne voyons-nous pas, au cinéma, ses conséquences ? Combien d'entre nous ne travaillent pas ? Et le coût des films qui va être accru par toutes sortes d'augmentations, semblables à l'augmentation de la peillule, qui vient de se produire. »

Carette intervient

De sa voix sourde, trahissante, inimitable, mais bien connue, Carette s'écrie : « On ne trouve plus de pneus !... »

Plus tard, il entamera la discussion générale : « Ah ! moi, je dis : « pas de guerre. Et j'accepte d'être délégué le 15 juillet. »

Autant-Lara accepte aussi ; puis Françoise Rosay, puis l'acteur noir Germain. On désigne aussi des ouvriers, des techniciens : le nom de l'architecte décorateur Max Douy voisine avec celui de l'électricien Paul Chapelle... En tout quatorze délégués.

Et pendant l'élection, les signatures s'accumulent au bas de l'Appel pour un Pacte de Paix.

On trinque pour la paix

L'atmosphère est extraordinairement cordiale. On quitte les champs de neige, et l'on va trinquer ensemble, dans une autre partie du studio. Là, les discussions continuent ; le chef opérateur Bogk ne demande qu'à croire à la paix. Mais il garde des doutes sur notre possibilité à tous de la maintenir...

« Mais si, c'est possible ! » Et on lui parle des résultats déjà obtenus. Dans un coin, Schlosberg est entouré d'une dizaine d'ouvriers. La conversation est amicale, sérieuse.

Autant-Lara n'a pas le temps de répondre aux journalistes

Je m'approche d'Autant-Lara : « J'ai lu l'ignoble attaque que François Mauriac vient de faire contre vous ! Allez-vous répondre ? »

« Avec mon film, comment voulez-vous que j'aie le temps ? Et puis, s'il fallait répondre aux journalistes, dans mon métier, on n'en finitait pas. En principe, je ne réponds jamais aux journalistes... » Il hausse les épaules en souriant : « Tout de suite, j'ai eu un moment d'étonnement. C'est lui qui tronque ce que j'ai écrit, et c'est moi qui traite de jésuite... Ça n'est pas très reluisant, d'en arriver là... »

Un beau tour de chant

Il y a encore des conversations un peu partout, par petits groupes. Certes, il est tard, certes, il va falloir se séparer ! Mais la paix, on en reparlera demain et après-demain, et les autres jours, au Studio de Boulogne. Les délégués pour le 15 juillet s'adresseront eux-mêmes à ceux de leurs camarades absents aujourd'hui. Ils leur feront signer l'appel pour un Pacte de Paix.

Et Carette de dire à Autant-Lara : « Ah ! le 15 juillet, j'ai leur faire un beau tour de chant... On le travaillera ensemble, veux-tu ? »

Vous voilà prévenus si vous voulez entendre chanter Carette, rendez-vous le 15 juillet, dans la bonne ville de Paris...

"LA DERNIÈRE ÉTAPE" au "Studio Parmentier"

Le grand film polonais *La Dernière Étape*, présenté hors festival à Cannes, sort cette semaine en nouvelle exclusivité au « Studio Parmentier », 168, avenue Parmentier (Métro Goncourt). Ce témoignage bouleversant sur les atrocités nazies a été réalisé par Wanda Jakubowska, Prix de la Paix.

La Dernière Étape nous montre des milliers de ces femmes, affamées, martyrisées mais toujours debout, indomptées même devant la mort. Aujourd'hui, le film a d'autant plus d'intérêt que le monde est de nouveau menacé de la guerre. Personne ne peut rester insensible à cette évocation tragique des horreurs de la guerre. Il faut voir et revoir *La Dernière Étape*.



NOTRE COUVERTURE

Edwige Feuillère, la belle interprète d'*Olivia*, crée, dans ce film mis en scène par Jacqueline Audry, le personnage très attachant de Mlle Julie.

(Production Memnon Films, distribué par Filmsonor.)



La même robe de bal, une fois de plus...



« Va tout seul à la soirée. »



« Caroline est malade. »



« Comme vous êtes jolie », dit la concierge.



Edouard va s'apercevoir de tout.



« Regarde ! »

EDOUARD et CAROLINE

Un film de Jacques Becker

Edouard : D. GELIN.
Caroline : A. VERNON.
Florence : E. LABOURDETTE.
Lucie Barvil : B. STOCKFELD.
Claude Beauchamp : J. GALLAND.
Alain : J. FRANÇOIS.
raconté par Yvon SAMUEL

La fleur et le gilet

Sept heures et demie. Dans un petit appartement, rue de Bucy, Edouard et Caroline se préparent à sortir. Edouard donne ce soir un régal, le premier de sa carrière, chez Claude Beauchamp, l'oncle de Caroline.

En robe de chambre, il joue, sans se soucier de l'agitation de Caroline qui a répandu à travers la chambre, robes, falbalas, chemises, poudre, enfin tout... Et elle n'a même pas de fleur pour orner sa robe du soir, sa vieille robe qu'elle porte depuis si longtemps. Non, c'est impossible : « Edouard » !

Edouard bougonne, puis se décide, quitte son piano, descend acheter une fleur.

Coup de sonnette.

Ce n'est pas Edouard, mais la concierge qui demande si Monsieur pourrait « jouer un air » pour son neveu Ernest qui arrive en permission.

— Pensez qu'il serait si content, ce petit ! Avec tout le monde qui connaît monsieur Edouard dans la maison.

— Mais bien sûr, revenez tout à l'heure. Il sera là.

Caroline se remet à sa toilette, mais une vilaine ride fronce son nez. Et quand Edouard rentrera, une orchidée à la main, c'est une Caroline excitée, dépeignée qu'il trouvera. Elle a trouvé dans un album de modes le dernier modèle de Jacques Christian : la robe du soir courte.

— Cette horreur-là ? Jamais de la vie, réplique Edouard à ses explications empressées. Et maintenant tu vas peut-être pouvoir me dire où tu as rangé mon gilet d'habit.

Caroline, sûre d'elle, commence à chercher.

Ce n'est pas qu'elle soit très ordonnée, mais elle a de l'intuition. Les résultats ne se font pas attendre : en dix minutes, tout ce qui n'était pas encore dérangé dans la chambre est bel et bien en l'air.

Et toujours pas de gilet.

Edouard, exécuté, tourne en rond, tempête, se lamente. Caroline, imperturbable, reconnaît finalement qu'elle n'a aucune idée de l'endroit où peut se trouver le gilet. Comme elle dit, ça peut se fourrer n'importe où, un gilet.

Récital pour le neveu de la concierge

En pleine effervescence, re-coup de sonnette. Re-concierge, accompagnée de son grand dadais de neveu cette fois-ci. Edouard, qui n'a

aucune envie de se brouiller avec elle, doit, bon gré, mal gré, se mettre au piano. Il débute si brutalement que ses « invités » sursautent sur leur siège et se regardent effarés. Pendant ce temps, Caroline s'est décidée à téléphoner chez son oncle pour lui emprunter un gilet.

Pour ne pas troubler Edouard et surtout pour qu'il ne proteste pas contre cette initiative qui va le rendre ridicule, elle va téléphoner dans le vestibule, entraînant le fil qui se déroule sous les regards ahuris d'Ernest et de sa tante.

A l'autre bout du fil, chez les Beauchamp, au beau milieu d'un hall imposant et glacé, une équipe de déménageurs amène un immense piano à queue. C'est Claude Beauchamp en personne qui dirige la manœuvre, avec un soin maniaque. Quand, après quelques minutes, il pourra enfin répondre à Caroline, c'est elle qui ne sera plus là.

En effet, au beau milieu de la Polonoise, de Chopin, Edouard s'est arrêté, voulant en finir au plus vite. Mais Caroline sort du vestibule à temps, dévoile la petite supercherie, et Edouard, fou de rage, est obligé de continuer.

Caroline repart tranquillement, et pour plus de sécurité sort sur le palier ; en robe du soir, le téléphone à la main, c'est un drôle de tableau pour les voisins qui descendent l'escalier !

Elle explique à Claude l'histoire du gilet.

« Comment peut-on être si ridicule ? Un seul gilet d'habit. Ce doit être cela qu'on appelle la bohème ! »

Enfin, Alain va s'en occuper. Celui-ci, qui est en train de se faire coiffer, est trop heureux de pouvoir rendre service à Caroline dont il est amoureux. Et, du même coup, il tourne en dérision le pauvre Edouard. Si Caroline avait voulu... De toute façon, Edouard n'aura qu'à passer. Des gilets, Alain en possède à la pelle. Et Caroline, tout heureuse, multiplie les déclarations enthousiastes à Alain.

Toujours le gilet

Evidemment, Edouard arrive juste pour la fin du couplet et fait à sa femme toujours impassible une véritable scène de jalousie. Quand le déluge est passé, celle-ci s'explique, tout s'arrange tant bien que mal, et Edouard se décide finalement à aller chercher le fameux gilet. Ce qui permettra à Caroline, un instant après, de rouvrir le poste et de danser une samba devant son miroir, l'album de modes dans une main, une paire de ciseaux dans l'autre.

Une fois arrivé, Edouard n'avait aucune envie de voir les Beauchamp ; il fait simplement demander le paquet que l'on a dû laisser pour lui. Pas de paquet ! Et il doit bien se laisser recevoir par Claude.

Celui-ci explique comment il a lui-même « roulé le piano avec ses gens ». Bavardages, apéritif, moqueries d'Alain, notre pauvre Edouard, exécuté, n'arrive à se défilier que très tard. Déjà les premiers invités arrivent.



« Un sandwich et un petit cocktail. »



« Ce pauvre garçon, comme il est anxieux. »



« Je le suis aussi », fit Borge.

EDOUARD et CAROLINE

Il lui faut encore subir sa présentation à Mme Barvil, qui veut déjà l'accaparer, avant même qu'il ait le temps de retourner chez lui.

Tout est fini !

Mais tout cela n'était encore rien. Quand il arrive finalement chez lui, une surprise bien plus grande l'attend. Heureusement encore que Caroline a la prudence de le faire asseoir ! Elle a coupé sa robe selon le dernier modèle de Jacques Christian : longue derrière, arrivant aux genoux, sur le devant...

Edouard en a les bras coupés. Pas pour longtemps d'ailleurs...

Et c'est dans la dispute qui suit, curieusement rythmée par le métronome, que se produit le grand, l'irréparable malheur. Edouard gifle Caroline. Tout est fini. Elle n'ira pas à la soirée. Elle ne le verra plus jamais, jamais... Elle retournera chez sa mère. Enfin, tout...

Malgré ses efforts maladroits, Edouard ne peut la consoler. Et il doit partir tout seul chez les Beauchamp.

Là-bas, la « party » bat son plein.

Edouard n'a pas de mal à expliquer que Caroline est malade.

Si, pourtant : Alain, qui avait téléphoné chez eux avant qu'il n'arrive, avait reçu de Caroline une réponse laconique, qui, pour brève qu'elle fût, n'en disait pas moins ce qu'elle voulait dire. Et c'est un Alain gouailleur et ironique, partant chez Caroline, qui le croise sur le pas de la porte.

C'est, parmi ces dames, à qui s'occupera d'Edouard. Et, bien entouré par Florence, Lucie Barvil et d'autres jolies femmes, il essaye d'oublier et commence à boire énormément.

Le moment venu, Edouard joue magnifiquement. L'extra aux longues moustaches est aux anges derrière ses assiettes de caviar. Mais parmi ce public blasé, le seul à s'intéresser vraiment à la musique, c'est le mari de Florence, l'Américain Spencer Borge, qui s'était jusqu'à conduit en parfait ours. Excellent businessman, il a tout de suite décelé le talent véritable d'Edouard et vu qu'il peut constituer une profitable source de revenus...

Personne ne comprit pourquoi Edouard se leva subitement, Claude moins qu'un autre. Et c'est Lucie Barvil qui se chargea d'expliquer avec beaucoup de gestes et de minauderies que ce pauvre Edouard avait sa femme malade, à la maison, dans quel état peut-être... Enfin, c'était bien compréhensible.

Où Caroline repart

C'est le moment que choisit Caroline pour faire son entrée au bras d'Alain, dans sa robe maison.

Dans la stupéfaction générale qui suivit, on put entendre Edouard répéter :

— Je suis bien content... bien content...

Et pendant que Mme Barvil, horriblement vexée, s'échappe en pleurant, il reste seul avec Caroline, s'attendant au meilleur comme au pire.

Mais celle-ci n'est pas disposée, mais alors pas du tout, à parler réconciliation. Bien au contraire :

— Après ce que tu as fait, je demande le divorce.

— Accordé.

— Comment ?

— Mais oui. Je t'ai giflée. Tu veux divorcer, tu me le dis et j'accepte.

Un peu interloqués tous deux, dans le fond, par la rapidité de leur rupture, ils retournent au salon. Et la robe obtient un succès foudroyant.

Alain plastronne au côté de sa belle cousine.

Edouard, seul au milieu du salon, est recueilli par l'Américain qui lui confie que lui était « était, comment dites-vous... cocu ? ».

Retour et happy-end

Il lui demande de continuer à jouer. Mais le cœur n'y est plus et Edouard ne tarde pas à s'esquiver. Sans que personne y prenne garde d'ailleurs.



Les « yeux de biche » de Florence font jureur.

JAN

★ Chapelier de grande classe



- « CRILLON ». Petite cloche en laize blanche. 2.500 francs
- GRACIEUSEMENT : 45 photographes réunies en une plaquette de 24 pages et reproduisant les plus beaux chapeaux JAN, vous seront expédiées sur simple demande. Hâtez-vous, le tirage est limité.

14, rue de Rome PARIS et 10, rue Paradis MARSEILLE

(Près Gare St-Lazare, Façade Cour de Rome)



NAHMIA

JEAN DISLY

"COIFFEUR MODERNE"

8, RUE DE L'ISLY (Près Gare St-Lazare)

Téléphone : EUROPE 39-96



- « JEAN DISLY » annonce loyalement ses prix, service compris : Shampooing, mise en plis 490 fr. Permanente 1.700 fr. Et vous serez toujours parfaitement coiffée.
- « JEAN DISLY ». Ses coiffures sur cheveux courts et ses coiffures traditionnelles, suivant vos préférences.
- « JEAN DISLY ». Spécialiste de la permanente à froid, postiches en cheveux naturels.

NAHMIA



Jacqueline Pierreux vous adresse son plus joli sourire. Elle porte un maillot de bain d'une coupe parfaite, de velours noir finement côtelé sous une veste vague, de toile de tente, à larges rayures, jaunes, blanches, havane et vert vif. Le sac de plage, renforcé de cuir, est assorti à la veste.



Un ensemble très « déjeuner sur l'herbe » : jupon de cotonnade rayé bleu et blanc, tablier-corselet de toile de bâche jaune soleil, charlotte de popeline de soie noire.



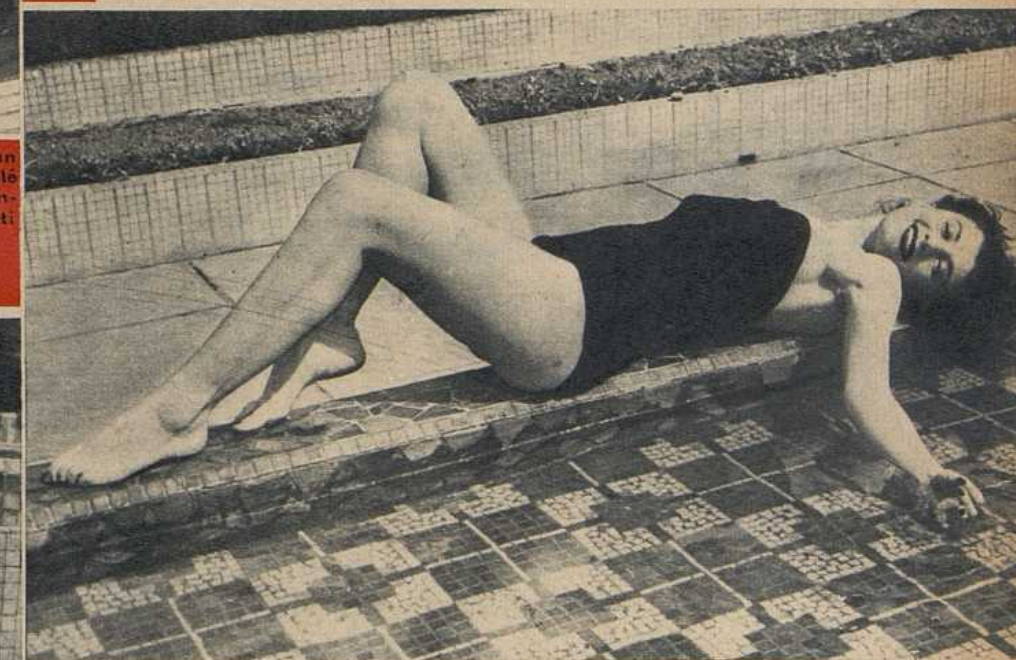
Jacqueline Pierreux vous adresse son plus joli sourire. Elle porte un maillot de bain d'une coupe parfaite, de velours noir finement côtelé sous une veste vague, de toile de tente, à larges rayures, jaunes, blanches, havane et vert vif. Le sac de plage, renforcé de cuir, est assorti à la veste.



Un ensemble très élégant de grand écossais aux tons vifs bordé de piqué blanc : corsaire très moulant, corselet et longue chasuble-tunique.

Jacqueline Pierreux choisit chez Calixte, ensembles de bain et robes de plage...

JACQUELINE PIERREUX nous est revenue... Elle s'est arrachée, non sans peine, à l'enthousiasme du public italien qui l'adore... Mais Jacqueline aime son « village natal », Paris, et aussi les escapades... Nous l'avons accompagnée chez Calixte où elle a choisi les éléments (réduits) de sa garde-robe de vacances... Et puis, parce qu'il faisait du soleil ce matin-là (par hasard) nous nous sommes transportés d'un coup d'aile... sur la terrasse Martini... En effet, où trouver, en plein cœur de la



« Le maillot de velours côtelé noir est un fard pour les teints bronzés... Pour le moment, la brune Jacqueline n'a pas encore eu le loisir de prendre des bains de soleil : le noir exalte la blancheur de sa peau... »

capitale, plus joli décor ? Un miroir d'eau, des arbustes et des mosaïques comme dans le jardin d'une villa romaine et, panorama immense, imprévu, les coupoles, les clochers, « la Tour », noyés ce matin-là dans une brume bleu et or... Une brume qui avait les couleurs éclatantes des toiles gaies que Calixte a employées pour sa très jolie collection d'été...

L'ensemble type (charmant) de cette collection est un jupon mille raies de cotonnade et un corselet-tablier de « toile de bâche ». Le tablier comporte une « poche kangourou ». Il est traité en uni : jaune vif, ou rouge, ou même noir...

...L'écossais chatoyant s'orne de revers et de biais de piqué blanc... Certains maillots de bain sont coupés dans un velours à côtes très fines : l'effet est ravissant ; le noir mat éclairé de reflets doux est un fard pour les peaux bronzées...

...Enfin, les paletots et vestes de toile de tente, à larges rayures bayadère, s'harmonisent avec les sacs de plage, confortables et pratiques, taillés dans le même tissu...

Cécile CLARE.



DES VACANCES GRATUITES

Au Festival International du film, à Karlovy-Vary
Au Festival Mondial de la Jeunesse, à Berlin

100.000 Fr. D'AUTRES PRIX
dont 1 vélo, 1 tente, serviettes en cuir, etc.

en participant au

GRAND CONCOURS D'ABONNEMENTS

de L'ECRAN français

Règlement

Rappelons que le règlement du concours prévoit, pour le classement : 5 points pour les abonnements d'un an et 3 points pour ceux de six mois.

- ★ Le 1^{er} gagnant aura droit à un voyage de quinze jours au Festival International du Film, à Karlovy-Vary (Tchécoslovaquie).
- ★ Le 2^e à un voyage de 15 jours au Festival Mondial de la Jeunesse, à Berlin.
- ★ En outre, un magnifique briquet, portant le « Minotaure » d'un côté et le titre du journal de l'autre, sera remis à chaque abonné ayant collecté soixante mois d'abonnement.

Quelques conseils

- ★ Ecrivez très lisiblement les noms et adresses et n'omettez jamais d'indiquer la durée des abonnements souscrits.
- ★ Envoyez toujours l'argent correspondant aux abonnements souscrits. Aucun abonnement ne sera mis en service tant que le montant n'en sera pas perçu.

★

L'abondance des matières nous a obligés, dans les derniers n^{os}, à ne pas parler du concours. Mais, depuis, quatre nouveaux concurrents sont entrés en lice. Quatre Parisiens (ou presque... c'est pour Asnières) ! Ils ne sont pas encore dangereux pour les autres — pour le moment — mais nous les avons vus, et ils sont bien décidés ! Attention au « chamboulement » !

Il est vrai qu'il vient d'y en avoir un encore. Jean-Pierre Chatelain, de Neuilly, s'est adjugé la première place en envoyant à nouveau 2 abonnements d'un an. Et M. Régner, de Bordeaux, également. Néanmoins, il demeure à la 3^e place en ayant, quand même, « décroché » M. Fleury, de Nice, qui passe 4^e.

Bien des modifications sont déjà intervenues depuis le début ! Et que nous réserve l'avenir ? Surtout qu'un 2^e prix intéressant est annoncé ! Diable ! il y en a des jeunes à travers la France qui veulent aller au Festival de la Jeunesse, à Berlin !

Alors... ? Au travail ! Faites des abonnements ! Vous risquez votre chance et vous aidez « L'ECRAN français » à poursuivre sa lutte pour un cinéma français au service de la vérité et de la paix.
E. L.

TARIF DES ABONNEMENTS

France :
1 an : 1.600 - 6 mois : 850 fr.
Etranger :
1 an : 2.400 - 6 mois : 1.350 fr.

CLASSEMENT

- 1 - Chatelain J.-P. (Neuilly) 49 pts
- 2 - Timcusin Pierre (Paris) 42
- 3 - Régner J. (Bordeaux) 39
- 4 - Fleury Michel (Nice) 37
- 5 - Juge René (St-Etienne) 24
- 6 - Lemire Colette (Paris) 19
- 7 - Kolpa Jean (Paris) 17
- 8 - Guillemin A. (Rennes) 8
- 9 - Billard (Paris) 8
- 10 - Pouget Renée (Paris-15^e) 5
- 11 - Petit Jeannette (Paris-6^e) 3

TERREUR A HOLLYWOOD

(Suite de la page 15.)

il vraiment qu'en perdant toute dignité, en devenant une chiffre souillée, il deviendrait de nouveau « populaire » ?

« Le Crime ne paye pas... »

Le Comité, pourtant, l'aide de son mieux. M. Parks a été loyal et courageux, proclamèrent-ils. C'est un grand acteur. (Il faut croire que ce jugement « artistique » leur fut inspiré par le « rôle » que Parks joua devant eux !) Ils émettent le vœu que l'industrie du cinéma pardonne à Larry Parks ses erreurs passées. Elle prouverait ainsi qu'un homme peut parfaitement bien donner certaines informations sans pour cela être persécuté...

Tout cela, évidemment, avec l'intention d'apaiser d'autres témoins. Mais les choses devaient se passer bien autrement que l'idéaliste ne l'avait espéré. Il sembla que ceux qu'il avait voulu rassurer à son égard ne savaient pas apprécier son sacrifice à sa juste valeur.

Pour commencer, un des journalistes les plus corrompus de la presse à scandale déclara à un banquet, donné à « L'Alliance Cinématographique pour la Préservation de l'Idéal Américain » :

« Au diable M. Parks ! Si ses propres copains ne veulent pas de lui, que voulez-vous que nous en fassions ? »

Ensuite, un grand producteur déclara que s'il avait le choix entre Parks et un autre acteur, il ne prendrait en aucun cas Parks.

« Pourquoi se mouiller ? » était sa conclusion. Puis les Studios Columbia annoncèrent que Parks avait été retiré de la distribution d'un film dont il devait être la vedette. Aux dernières nouvelles, M. Parks est au lit avec une maladie de cœur — du moins c'est ce qu'il fait dire par son avocat.

Si la bataille de la Paix est perdue, si la guerre éclate, j'espère que des gens comme Parks comprendront qu'ils ont leur part de responsabilité. Un jour viendra où nous nous souviendrons de ceux qui ont tenu bon — et de ceux qui ont trahi. Ceux-là... je me demande parfois comment ils peuvent regarder en face leurs gosses sans penser à tous les gosses du monde que menace la guerre atomique ?

Les deux autres témoins, par contre, refusèrent de se laisser intimider par les menaces du Comité. Howard et Silva et Gale Sondergaard invoquèrent tous deux certaines lois constitutionnelles qui autorisent le citoyen à refuser tout témoignage qui tendrait à l'incriminer, et qui garantissent le

droit de la libre opinion. Questionné sur ce qu'il ferait si l'Union Soviétique attaquait les Etats-Unis, da Silva répondit qu'il était « pour le peuple américain ». Il maintint son droit de critiquer la politique gouvernementale. « Notre Congrès, dit-il, a beaucoup de droits, mais le dernier de ces droits est certainement celui de faire la guerre, contre la volonté de paix de la grande majorité du peuple américain. »

Notre seul espoir...
la résistance

Ce ne sont peut-être pas de grands héros, mon cher vieux, ils n'ont rien dit de très sensationnel, mais ils ont résisté ! Ils ont fait preuve de dignité et de courage, ils ont montré à ceux parmi nous qui attendaient leur heure d'espoir, que tout n'est pas perdu, qu'il existe encore des gens dans lesquels on peut avoir foi. Je leur suis très reconnaissant.

Je voudrais pouvoir te dire qu'un grand mouvement de résistance se dessine. Hélas ! je ne le puis pas encore. Les choses vont mal, mon cher, aucun front organisé ne peut encore être opposé aux menées des réactionnaires. Les gens sont confus, incertains et ils ont peur. Il existe une sorte de reconnaissance maussade du fait qu'on nous mène vers le malheur et la catastrophe, mais nous ne savons pas encore comment l'arrêter. Il va falloir trouver les moyens et j'espère de tout mon cœur que nous les trouverons avant longtemps. Je sais quel sombre avenir nous attend si nous ne réagissons pas bientôt, si malgré tout ce qu'ils mobilisent contre nous, nous n'écroulons pas vite ce fascisme issu de notre propre sol. Ils ne menacent pas seulement notre gagne-pain, pas seulement nos consciences, mais notre vie même et celle de millions d'hommes de par le monde.

Je ne peux parler qu'en mon nom propre. Personnellement, j'ai cessé de croire que mon silence me sauverait. J'espère en trouver d'autres qui pensent de même, et ensemble nous crèverons ! Gare ! Nous essayerons, nous chercherons l'appui de tous les êtres déçus, de tous ceux qui, avec nous, comprennent la nécessité de ranimer les vieux mots d'ordre : Mort à la Guerre... Mort au Fascisme !

Il va falloir se battre pendant qu'il est encore temps. C'est notre seul espoir. J'espère qu'ils seront nombreux, ceux qui pensent comme moi.
Amicalement,
X...

“ NOUS LES GOSSSES ”

(Suite de la page 3.)

attentions d'eux, mais dans l'ensemble, la plupart compriront et composeront leur personnage avec le maximum de vérité et cela sans jamais nous faire gâcher plus de pellicule que les adultes.

Le magnifique décor extérieur de rue construit par Agnès dans le terrain annexe des studios de Joinville était devenu leur fief, leur rue, leur terrain vague, leur école, ils y jouaient et vivaient le film comme ils l'auraient fait dans le faubourg parisien dont ils auraient été les petits habitants. C'était pour eux de grandes vacances, une longue récréation. Mais aussi, pour la plupart, la possibilité financière de venir en aide à leur famille, de permettre à une petite sœur chétive de prendre de vraies vacances au grand air.

Le leitmotiv musical du film était devenu leur cri de ralliement. Ils l'apprenaient à leurs copains de quartier et on l'entendait siffler par les gosses de Paris avant même la sortie du film.

Un peu plus de coquetterie et de cabotage chez les filles que chez les garçons, évidemment ! Des amitiés d'enfants qui se sont nouées dans le film, sans suite.

Fils d'ouvriers, d'employés, d'artistes, gosses de Montmartre et de Montparnasse, de Belleville et de Joinville, vedettes de quelques semaines et d'un film, dont quelques-uns tentèrent de poursuivre une carrière sans espoir et sans prolongement, car le vrai gosse de cinéma est celui d'un film (où il est lui-même).

Que sont-ils devenus ? Tom Soulier (dit Godasse), Rozet, Nicolas, Doudou, Georgette, Lola, Blanche, Neige (la petite métisse aux cheveux bouclés). Tous nos gosses ? Ils ont grandi bien sûr. Certains, retrouvés, assisteront à la projection de leur film, au Cardinet. Et cela fera l'objet d'un prochain article.

FAITES VOUS-MÊMES LE CINÉMA QU'ON NE VEUT PAS VOUS DONNER

Faut-il organiser une rencontre de cinéastes amateurs ?

Tous les samedis matin, nous voyons venir à L'Ecran certains d'entre vous, et tous sont animés de la même préoccupation : s'entraider.

L'un cherche une caméra, l'autre un scénario, un troisième voudrait mettre les « gros sous » en commun, un quatrième apprendrait à travailler et suivre les cours de réalisation proposés par notre ami R. P., un cinquième...

On se rencontre, on s'entend, on s'accorde au mieux de ses préoccupations.

Ou bien, voyez notre correspondance, ce sont des lettres que nous recevons : « Voudriez-vous me mettre en rapport avec un opérateur, avec un scénariste, avec R. P. ? Certains de vos lecteurs veulent-ils se joindre à nous pour travailler en commun ? » Et nous faisons de notre mieux pour gagner comme à ces jeux de cartes où l'on fait des « mariages ».

Or, l'autre samedi, à discuter, je crois que c'était avec MM. Barbe et Dambrioux, nous est venue l'idée, simple et naïve — un œuf de Colomb — que tout cela serait tellement plus facile si nous pouvions organiser, au moins pour la région parisienne, une Rencontre des cinéastes amateurs.

Il est facile, très facile de retenir une salle, facile de vous convoquer par la voie de L'Ecran, facile de vous demander d'apporter vos films, de les projeter.

Il est facile de voir où nous en sommes et de discuter tous ensemble de la meilleure façon d'apporter au mouvement amateur une aide aussi substantielle que possible.

Qu'en dites-vous ? Et si l'on prévoyait cette rencontre pour la fin du mois, afin d'attaquer tous ensemble l'été avec, dans nos poches,

plus que des projets de films, le moyen de les réaliser.

Ne pourrions-nous pas faire de cette rencontre une soirée passionnante et fertile ?

Et qui, sans doute possible, porterait ses fruits ?

Monsieur SEIZE.

● Ajoutons aux inscriptions déjà reçues pour les cours de prise de vues et de réalisation proposés par M. R. P., celles de MM. Lonsdale, Barbe et Juillet.

● Monsieur Dambrioux, voulez-vous prendre note que M. Georges Chassoux, 1, avenue Carnot, à Ussé (Corrèze), qui possède un matériel complet de prise de vues de 16 mm. Paillard, aimerait se mettre en rapport avec vous.

● M. J.-R. Siegfried. Lettre transmise.

● Vous qui avez des idées ou des sujets à développer, mais qui n'avez pas de matériel, mettez-vous en rapport avec M. Barbe qui possède un matériel complet de prise de vues, montage et sonorisation 16 mm.

● Au nom d'un groupe d'amateurs du 9 mm, 5, M. Pierre Benoit, 41, rue de la Vallée, Arcueil, propose d'entrer en contact avec ceux de nos lecteurs qui désiraient travailler en collaboration. « Cet appel, précise-t-il, s'adresse surtout aux personnes n'ayant aucune connaissances cinématographiques, âgées de 20 à 30 ans et demeurant de préférence dans la banlieue Sud ou sur la rive gauche. » Sans exclure les autres naturellement.

● Précisons, à cette occasion, que l'intérêt de L'Ecran se porte aussi bien sur les formats 8 mm. et 9 mm. 5 que sur le 16, et que nos amis qui pratiquent ces formats auraient tort de se sentir défavorisés.

● Nos lecteurs sont au courant,

LES CINE-CLUBS A TRAVERS LA FRANCE

Paris et Banlieue

MARDI 8 MAI

C.C. 14 : « Alésia-Palace », rue d'Alésia, 14. — SEICHE : « Le Palace », 21, rue de Valenciennes. — CREDIT LYONNAIS : « Le Dauphin », 1, rue de Valenciennes. — VINCENT : « Printania », La Symphonie des brigands.

MERcredi 9 MAI

AULNAY-SOUS-BOIS : « Palace » : Tabou. — C.C. UNIVERSITAIRE : « Salle de la Fraternité », 20 h. 45, 21, rue Yves-Toudic. — Le Tourment décisif.

JEUDI 10 MAI

C.C. AVANT-CARDE 51 : « Casino Saint-Martin ». — Le Cuirassé Potemkine. — C.C. UNIVERSITAIRE : « Cluny-Palace », 18 h. : Charlot gigolo. Charlot fait une cure.

MERcredi 16 MAI

CINE-CLUB UNIVERSITAIRE : « Salle de la Fraternité », 21, rue Yves-Toudic, 20 h. 45 : Dernières vacances. La Rose et le Réseda.

Province

LUNDI 7 MAI

AURILLAC : La Kermesse héroïque. — SAINT-ETIENNE : « Sanatorium ». La Bataille du rail. — BIARRITZ : « Casino Municipal ». Ballet mécanique. Entracte. Paris qui dort. La Petite marchande d'allumettes. — NANCY : « Caméo ». Atalante. Zéro de conduite. — LUNEL : Quatre pas dans les nuages. — CAHORS : « A.B.C. ». Drifters. — AVIGNON : « Rex-Cinéma ». Maillet. Matisse. Le monde de Paul Delvaux.

MARDI 8 MAI

TOULON : « Caméo » : Une partie de campagne. La règle du jeu. — BEAUMAIS : « Le Paris ». L'impossible monsieur Bébé. — QUIMPER : « Odéon-Palace ». 21 h. : Chasse tragique. — CHARTRES : « Excelsior ». Une poignée de riz. — MULHOUSE : « Odéon ». Quatre pas dans les nuages. — ANNECY : Mitchourine. — BOULOGNE-MER : « Salle Mlle des Priants ». Sylvie et le fantôme. — CLERMONT-FERRAND : « Vox ». 21 h. : Il pleut toujours le dimanche. — BEZIERS : « Tri-

non-Cinéma ». Man of Aran. — ANGERS : « Palace ». Le Tempestaire. Zuidzette. Aubervilliers. Ombre sur la neige. Croisière noire.

MERcredi 9 MAI

VIERZON : « Carillon-Cinéma » : Lumière d'été. — MONTLUÇON : « Variétés-Cinéma ». 20 h. 30 : Douce. — CHALONSUR-SAONE : « Excelsior-Cinéma » : Quatre pas dans les nuages. — AUXERRE : « Sélect-Cinéma ». 21 h. : Extase. — LIEVIN : « Salle des fêtes des mines » : La Passion de Jeanne d'Arc. — LYON C.C. 11 : « Marly ». Les visiteurs du soir. — VENCE : « Sanatorium ». Quatre pas dans les nuages. — NANCY : « Etudiants ». L'Angèle. Le roi du rail. — COSNE : « Eden-Cinéma ». Lumière d'été. — AIX-EN-PROVENCE : « Casino Municipal ». L'Assassinat du Père Noël. — COLMAR : « Union-Cinéma ». Le monde de Paul Delvaux. Les roseaux du lac Petit-Baleton. Ombre sur la neige. Le petit renard. Rythme de la ville. — VIENNE : Premier de cordée.

JEUDI 10 MAI

SAINT-AMANT : « Cinéma Moderne ». 20 h. 30 : Citizen Kane. — AIX-EN-PROVENCE : « Casino Municipal ». La Règle du jeu.

VENDREDI 11 MAI

CARCASSONNE : « Vox ». 21 h. : Le jour se lève. — LORIENT : Le Corbeau.

MARDI 15 MAI

LENS : « Cinéma des Familles » : Croisière. — VILLIERS-SUR-MARNE : « Sanatorium ». Monsieur Vincent. — SAINT-BRIEUC : « Cinéma des Promenades ». 20 h. 30 : Enfance de Corbi. — METZ : « Caméo ». 20 h. 30 : Le ballet mécanique. Entracte. La petite marchande d'allumettes. Paris qui dort. — SETE : « Colisée ». 21 h. : Ballade berliozienne.

MERcredi 16 MAI

SANCOINS : La Kermesse héroïque. — SANCERRE : Sciuscià.

CINE-CLUBS DES JEUNES

JEUDI 10 MAI

MONTLUÇON : Emile et les détectives. — LILLE : Le Défilé du diable.

PETITES ANNONCES

Echangerai studio, entrée, cuisine, salle de bain, tout confort moderne, sur rue, très agré, contre 2 ou 3 pièces tout confort. Tél. NOR. 31-24.

Rech. pr rôle grand film, juin, juillet et août, belle jeune femme 25 a. max., 1 m. 70 min., sportive, saine, type nordique. Téléphoner Pierre Aubert, IFA 16-00, dimanche et lundi, entre 12 h. et 13 h.

LES EDITIONS FRANÇAISES REUNIES
présentent :

Le roman
passionnant...

LOIN
DE
MOSCOU
d'AJAEV

(dont il a été tiré un
magnifique film d'un
même nom) est paru

T. I : 450 fr. - T. II : 375 fr.

LES EDITIONS FRANÇAISES REUNIES

33, rue Saint-André-des-Arts
PARIS (6^e)

C. C. P. 752.39 - PARIS

SERVICE DE VENTE
24, rue Racine, PARIS

Pour rester Jeune...

...les crèmes de beauté
ne suffisent pas !...

SEUL un organisme débarrassé régulièrement des déchets que les fatigues, les maladies et l'âge y accumulent, peut affirmer sa jeunesse.

LE CORPS doit être surveillé, entretenu. Il faut garder souples les articulations et les artères, garder lisses les muscles et les membres, garder élégante et douce la silhouette. Pas de graisse, pas d'embonpoint disgracieux qui, vite, empâtent et alourdissent votre ligne, vous vieillissent de 20 ans.

CETTE MISE AU POINT quotidienne, indispensable à votre jeunesse et à votre santé, sera facilitée par...

UNE TASSE, SOIR et MATIN

de
THÉ MÉXICAIN

Toutes pharmacies. Visa n. 307 P.20.73

L'ECRAN FRANÇAIS

L'hebdomadaire indépendant du cinéma a paru clandestinement jusqu'au 15 août 1944
REDACTION-ADMINISTRATION : 3, rue des Pyramides - PARIS (1^{er})
TELEPHONE : Rédaction-Administration : OPÉA 86-21 et 85-27
PUBLICITE : INTER-PRESSE, 10, rue de Châteaudun - PARIS (9^e)
TELEPHONE : TRUDAINE 75-63 et 75-64

ABONNEMENTS :

FRANCE ET UNION FRANÇAISE : 1 an, 1.600 francs ; 6 mois, 850 francs ;

ETRANGER : 3 mois, 450 francs

1 an, 1.350 francs ; 1 an, 2.400 francs


Pour tout changement d'adresse, prière de joindre l'ancienne bande et la somme de 20 francs

C.C.P. PARIS 5067-78

Rédacteur en chef : Roger BOUSSINOT. - Administr. : Edmond LEMOINE

Maquettes et présentation : Michel LAKS.

L'ÉCRAN *français*



Madeleine Robinson est, au côté de Frank Villar, l'une des principales interprètes de « Garçon sauvage », que tourne actuellement Jean Delannoy.